La Revue Théâtrale

Vente & Abonnements à la Librairie du FIGARO
26, Rue DROUOT

Nouvelle Série - N° 4.
Prix net : 1f50 - Etranger : 2f

Coulin & Berger Phot.

Mme Berthe BADY
dans LA SECONDE MADAME TANQUERAY

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française ; Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Cl'aveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

Les **Fives o'clock** offerts à ses abonnés, dans le grand hall du premier étage, par le *Figaro*, sont les réunions les plus appréciées par l'originalité de leurs programmes et le choix distingué des célébrités artistiques qui y prennent part.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr. ; Départements. **24** fr. ; Étranger, **28** francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

LA REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO IV (Nouvelle Série)

TEXTE. — *Bavardages de Théâtre*, Paul Gavault. — *Chronique de Quinzaine*, Edouard Gauthier. — *Souvenirs sur « Nana, »* Henry Céard. — *« Nana » : 1881-1904*, Georges Frappier. — *Entr'Actes*, George Vanor. — *Adaptations dramatiques*, Maurice-Lefèvre. — *Les « Aventures de Monsieur Betsy, »* Oscar Méténier. — *La Revue des Critiques*, Albert Dayrolles. — *La Mise en Scène*, Théodore Massiac. — *Sonnets de l'Entr'acte*, Henri Second. — *Théâtres à côté*, Henry Fransois. — *Concerts et Music-Halls*, R. Sainte-Marie. — *Le Théâtre en Province et à l'Etranger*.

ILLUSTRATIONS. — *Couverture :* Portrait en couleurs de Mme Berthe Bady. *Hors-texte :* Composition de Tony Martin pour *Nana* ; composition de MM. Ronsin et Bertin pour le IIIe acte de *Cyrano de Bergerac :* Le Baiser de Roxane.

Dans la *Chronique de Quinzaine :* portraits de Mmes Bady et Taillade ; croquis de M. Coquelin dans *Cyrano;* croquis de Mme Laparcerie ; portraits de Mlle Yahne et Legault ; croquis de l'*Assassinée* et de *Papa Mulot*. — Dans les *Souvenirs de Nana :* portrait de Zola, « Nana, » par Manet et Clairin ; deux scènes supprimées de *Nana*, l'éventail donné à la 100e de *Nana*. — *Nana : 1881-1904*, scènes prises au théâtre, portraits d'acteurs. — Dans *Madame Tanqueray :* portraits d'acteurs et scènes. — Dans les *Aventures de M. Betsy :* portraits de Réjane, de Baron, de Dupuis, en 1890. — Dans la *Revue des Critiques :* portraits de MM. Kéroul, Barré, Richepin, Charvay, Alexis, Méténier, Grenet-Dancourt. — Dans la *Mise en Scène :* décor de « Cyrano, » scène de « Nana, » scènes de « Une nuit de noces. » — Dans les *Théâtres à côté :* scènes du Grand-Guignol. — Dans les *Concerts et Music-halls :* portraits de Miss Alethea.

A. VIGNOLA

L'ÉTUDE ACADÉMIQUE

DOCUMENTS HUMAINS

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix du fascicule : 50 centimes.

L'Étude Académique est une publication essentiellement artistique. Le but qu'elle poursuit est de mettre à la portée des professionnels et amateurs, à un prix très modéré, un grand nombre de documents humains d'une utilité pratique, indiscutable pour tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art.

ABONNEMENTS { Paris et Province..... Six mois, 6 fr. ; Un an, 12 fr.
{ Étranger et Colonies.. — 7 fr. ; — 14 fr.

Librairie d'Art technique, 1, Rue du Pont-de-Lodi, Paris.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V RIGAUD. 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

SULFURINE BA'N SULFUREUX

LANGLEBERT SANS ODEUR

Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Agent puissant contre l'Obésité.

SOUPLESSE et BEAUTÉ de la PEAU

Peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale.

VENTE *Dans toutes pharmacies.* — Prix : 1 fr. 25.

GERMANDRÉE

EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue, salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène* et *Beauté*. S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR

MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier** est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment des Enfants

DERNIÈRE CRÉATION "DIVINE ESSENCE" L'ENFANT DE TOUTE PARFUM CÉLESTE

NE SE TROUVE QU'A LA GRANDE PARFUMERIE 7, Boulevard Poissonnière, PARIS

LE GRAND FLACON 10 fr. Franco Partout

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 4. Février 1904. — 11.

La Revue Théâtrale

T.M.

Bimensuelle

Directeur-Administrateur
L. Geisler

Rédacteur en Chef
Ed. Gauthier

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger ..... 48 fr.

Rédaction & Administration
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

Atelier spécial de photographie
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France ..... 1 fr. 50
Étranger ..... 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

Nous avons déjà vu, sur la même affiche, Sarah Bernhardt et Coquelin aîné, pas longtemps, pas souvent, mais nous les avons vus ; jamais encore nous n'avions applaudi ensemble le même Coquelin aîné et Réjane.

La *Montansier* va nous procurer ce plaisir : nous le goûterons comme il convient et nous aurions mauvaise grâce à n'en point paraître enchantés, puisque les auteurs en sont ravis et que jamais union d'étoiles ne fut plus cordiale ni plus heureuse.

Avec une intelligence et une bonne humeur parfaites, Réjane a cédé la moitié de son rôle à Coquelin. La pièce était, en somme, un monologue plein de variété, d'adresse et de couleur : la Montansier dénouant et résolvant une à une chaque situation par la toute-puissance de la volubilité et du bagout. Aujourd'hui, la comédienne s'est dédoublée au profit d'un camarade, et le rôle de Coquelin, quasi inexistant lorsque la pièce quitta le Vaudeville avec Réjane, est devenu un complément harmonieux de la Montansier.

Voilà, du moins, ce que m'a raconté un des interprètes de la pièce, très emballé, comme tout le monde à la Gaîté, et qui croit à un triomphe.

Chacun le souhaite aux auteurs, dont le talent s'affirme et s'épanouit, dont la marque est, à l'heure actuelle, la plus légère et la plus boulevardière qui soit : Caillavet et de Flers, de Flers et Caillavet, cela sonne un peu comme Meilhac et Halévy.

Je n'ai garde d'oublier M. Ibels, qui fut associé aux brillants auteurs des *Sentiers de la Vertu* par la grâce amicale de M. Porel, et qui doit s'en souvenir.

Les vicissitudes de la vie de théâtre séparent momentanément des amis, font subir aux hommes, aux pièces et aux artistes des avatars imprévus, de sorte que l'œuvre reçue ici sera jouée là, le comédien engagé là créera ici et, sur le moment, de grandes colères éclatent, et les journaux enregistrent les plaintes passionnées des adversaires. Puis, « gens de tréteaux sont toujours bruyants » et la galerie s'amuse.

Mais le temps passe, effaçant les souvenirs et amenant avec lui des combinaisons d'hommes et de choses que nul ne soupçonnait.

Demain, Réjane et Coquelin vont ensemble à la gloire sous les auspices de Caillavet et de Flers, aux applaudissements de Paris. Eh bien ! mettez dans un sac tous les noms qui furent mêlés à l'aventure de la *Montansier :* Réjane, Porel, Coquelin, Caillavet, de Flers et les autres (sans oublier M. Ibels, toujours !) agitez et laissez reposer deux ans seulement, puis ouvrez le sac et jetez les noms sur une page de journal et vous obtiendrez peut-être la note suivante :

« MM. Caillavet, de Flers et Coquelin viennent de faire recevoir par M. Porel, directeur des Variétés, une pièce à spectacle dont « les principaux rôles ont été confiés à Mme Réjane.

« M. Ibels est nommé secrétaire général du théâtre. »

On ne sait pas..., comme disait si drôlement Claudius dans la géniale adaptation de la *Belle de New-York.*

Paul GAVAULT.

Cl. Rev. Théât.

Mme Berthe Bady
dans la *Seconde Madame Tanqueray*.

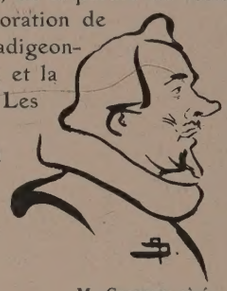
CHRONIQUE DE QUINZAINE

GAITÉ, *Reprise de* Cyrano de Bergerac, *avec M. Coquelin et Mme Cora Laparcerie-Richepin.* — FOLIES-DRAMATIQUES, Une Nuit de Noces, *vaudeville en 3 actes, de MM. Kéroul et Barré.* — ODÉON, *la* Seconde Madame Tanqueray, *pièce en 4 actes, d'Arthur-W. Pinero, traduction de M. Robert d'Humières ; l'*Ame du Passé, *comédie en 1 acte, en vers, de M. Louis Sonolet.* — VARIÉTÉS, *reprise de* Monsieur Betsy. — AMBIGU, *reprise de* Nana. — VAUDEVILLE, *la* Robe Rouge, *avec Mme Suzanne Desprès.* — THÉATRE-ANTOINE, Papa Mulot, *comédie dramatique en 3 actes, de M. Robert Charvay ; l'*Assassinée, *comédie en 4 actes, de M. Grenet-Dancourt, d'après une nouvelle de M. G. Bergeret.*

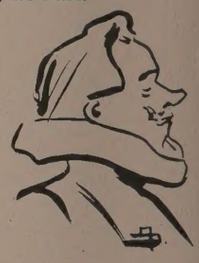
Ces Messieurs Coquelin ayant, à la Gaîté, une entreprise de représentations dramatiques, ne pouvaient faire plus sagement que de rejouer *Cyrano*, à défaut de nouveauté prête à paraître. A leurs galeries comme à leur parterre, le public s'est empressé pour revoir la célèbre comédie héroïque de M. Rostand.

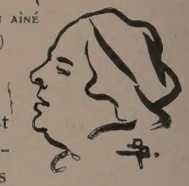
Il plaît, ce Cyrano. Sa fierté gasconne flatte notre peu de fierté française devenue très bourgeoise ; la redondance de ses propos, l'insolence de ses rodomontades nous enchantent, sa verve, sa fantaisie, son ironie envers les solennels nous ravissent, et l'invraisemblable plumeau qui écrase son feutre ne saurait nous choquer, car c'est un panache dont l'effronterie ne fléchit devant quiconque. Ses manières romanesques nous changent des toutes menues intrigues que nos théâtres ne veulent plus développer en dehors de leurs boudoirs étroits.

Il plaît, ce Cyrano. Ses contempteurs — demeurés fort nombreux — ne l'attaquent guère que sous la couverture du volume qui tient ses rimes. Il est évident que sa poésie typographiée, toute nue, privée de mouvement, de l'ambiance du décor, de la parure du costume, de l'artifice du débit, accuse des tares et des outrances; mais, vrai, juge-t-on la valeur d'une décoration de théâtre d'après l'aspect assez lamentable qu'offrent, sur le trottoir, ses fermes vulgairement badigeonnées? Établit-on la critique d'un « plafond » d'après les perspectives bizarres qu'il déploie, et la débauche de couleur qu'il affiche contre les murs plats et dans la lumière diffuse du Salon? Les vers de *Cyrano* ne sont peints que pour vivre à la scène.



M. Coquelin aîné
(Cyrano.)





M. Jean Coquelin
(Ragueneau.)

Cyrano de Bergerac réunit, à la Gaîté, les mêmes interprètes qu'il eût si longtemps à la Porte-Saint-Martin. M. Jean Coquelin fait Ragueneau, M. Volny représente, non sans élégance, Christian de Neuvillette, MM. Gravier et Péricaud commandent toujours les Cadets. Le comte de Guiche a changé de M. Desjardins à M. Rosemberg : celui-ci, moins distingué que son prédécesseur, prononce un peu sentencieusement ses discours.

M. Coquelin demeure Cyrano : Cyrano de très belle allure générale.

Mme Cora Laparcerie-Richepin assure la quatrième incarnation de Roxane au Théâtre de Paris. Elle ne possède ni la grâce minaudière de Mlle Legault, ni l'afféterie délicieuse de Mlle Yahne, mais elle prouve plus de souplesse que Mlle Gilda Dharty. C'est une Roxane qui dit parfaitement le vers, mais en demeurant uniformément souriante ; son jeu manque de nuances ; dans ce rôle de précieuse, elle est trop femme. Pour comble, on a truqué abominablement son expressive physionomie de tragédienne brune, en la couvrant d'une éploration de boucles blond-de-chanvre... Les trois ou quatre rimes qui disent Roxane blonde n'exigeaient point cet étrange emperruquement ! Au cinquième acte, Roxane, coquette, se garde de blêmir son visage et de cendrer ses cheveux : elle n'est pas, alors, assez douloureuse ni mélancolique dans les crêpes d'un deuil de quatorze années.....

Cl. Rev. Théât.

Mlle Taillade
(Aurore, de l'*Ame du Passé*).

Cyrano fut, à la Gaîté, remonté à neuf. La salle de comédie de « l'Hôtel de Bourgogne » garde la même ordonnance et la « Rôtisserie des Poètes » ses mêmes appétissants motifs de comestibles. Pour le « Baiser de Roxane », M. Ronsin et son talentueux adjoint, M. Bertin, ont innové un décor ravissant qui conserve la plantation obligée des logis voisins de Roxane et de Clomire, mais révèle dans les lointains une ruelle montueuse, où des pignons pressés cognent leurs toits renflés. Le camp de M. Lemeunier est fort judicieusement établi. Puis le jardin roux, du cinquième acte, aussi de MM. Ronsin et Bertin, évoque la tristesse dont s'adoucit la mort héroïque de M. de Bergerac.

Avec une *Nuit de Noces*, de MM. Kéroul et Barré, les Folies-Dramatiques ont un succès à peu près équivalent à celui du *Billet de Logement*. Peu importe que ce succès tienne à un vaudeville, dénomination d'un genre qu'il est devenu de bon ton d'abhorrer, si ce vaudeville est ingénieusement équilibré, si ses épisodes fous s'accordent assez normalement l'un à l'autre, s'il use expertement de propos risibles dans l'arrangement des inévitables lieux communs dont il fait cas. Elles sont devenues bien rares les occasions que nous avons de nous égayer au théâtre ! et il est si salutaire de pouvoir quelquefois s'amuser sans réfléchir !

Point n'est possible de divulguer le menu de cette nuit : il ne peut s'exprimer par des phrases qui seraient inaptes à rendre l'inattendu de ses coups de scène, l'ensemble comique de ses acteurs.

Clichés Reutlinger.

Mlle Yahne (Mai 1900).

Mlle Maria Legault
(Créatrice du rôle).

Les trois Roxanes.

Mme Cora Laparcerie
(Février 1904.)

Disons, cependant, le principal de l'affaire. M. Gaston Durosel, candidat notaire, aima avec ivresse Mlle de Valpurgis, grue notoire, à Paris, et étoile occasionnelle de tournées départementales subventionnées, sans nul doute, par sa fantaisie. Ayant épuisé le temps permis au plaisir, M. Gaston Durosel, sollicité par la préoccupation de ses aspirations bourgeoises lâcha, non sans regret, Mlle de Valpurgis, commettant la faute toutefois de lui laisser deviner sa résidence à Étampes, où il doit à la fois acquérir une charge et se marier.

A trois mois de là, le banquet de ses noces se donne dans un hôtel de la ville où, justement, vient gîter Mlle de Valpurgis, en déplacement. Tableau ! L'adroit Durosel évite un esclandre en s'avouant l'insignifiant garçon d'honneur d'un ami, triste victime du mariage. Et le soir, tra, tra, tra, le voici qui décampe à Paris, pour y goûter la quiétude voluptueuse de sa lune de miel. Certain pied-à-terre lui fut prudemment ménagé, sur le vu d'une annonce rassurante, par son beau-père, M. Duportalle. Or, ce logis n'est-il point — goûtez ce hasard — l'appartement de Mlle de Valpurgis, qu'une soubrette assoiffée de profits a le front de louer en garni durant les absences de sa maîtresse. Au surplus, la mauvaise chance de Durosel fait que son ex-belle amie, dépitée de l'insuccès de sa tournée, rentre chez elle et le trouve — lui, Gaston — installé dans ses meubles !... Les beaux-parents Duportalle parviennent, à leur tour, jusqu'au lit nuptial, et la pudeur effarée de Madame mère ne s'aperçoit pas qu'elle prodigue ses conseils à Mlle de Valpurgis, étouffant de rire sous ses oreillers. Cet incident s'augmente d'un commissaire de police, actuel ami de ladite demoiselle, si bien que finalement le scandale éclate, qu'une mêlée se produit, laquelle se débrouille au poste de police voisin où nous assistons, d'abord, à une palpitante reconnaissance, par les agents, du supérieur qu'ils passèrent effroyablement à tabac, puis à une réconciliation enthousiaste de tous les acteurs de cette nuit plutôt accidentée.

La pièce est jouée gaiement par des comédiens qui composent un ensemble excellent. M. Bouchard représente le malin Durosel, le commissaire de police rossé est M. Milo, le beau-père Duportalle apparaît avec M. P. Bert, M. Modot figure un zélé brigadier, MM. Prévost et Garbagni sont également remarquables.

L'ineffable Mme Guitty traduit, avec un comique intense, la pruderie vaudevillesque de Mme Duportalle ; Mlle Clairville affecte une épousée gentiment naïve, et Mlle Yrven, par sa beauté bien à point, par son rire et par sa vivacité prête tous les avantages à Mlle de Valpurgis.

M. Coquelin Aîné
(Cyrano.)

Depuis *Résurrection*, drame russe et sombre, les circonstances ont déterminé la représentation, sur le second Théâtre-Français, d'une suite de pièces étrangères ou bien adaptées à différentes modes de l'étranger : *Wania*, drame mêmement russe ; l'*Absent*, tragédie familiale aux pays néerlandais, et voici maintenant la *Seconde Madame Tanqueray*, foncièrement anglaise, dont l'attrait consiste autant dans la révélation d'un caractère fort attachant, que dans la description d'une intimité peu connue de nous : caractère, très original par lui-même, d'une aventurière épousée, aspect inattendu d'un de ces « homes » de bourgeoisie anglaise, lointains et fermés, comme s'ils étaient séparés de la curiosité publique par des lieues de prairies.

La donnée de l'ouvrage est fournie d'autre part : nous n'y insisterons que pour noter la subtile interprétation que Mme Berthe Bady trouva d'un rôle délicat, différent en tout des emplois caractéristiques qu'elle affectionnait jusqu'à présent On doit aussi vanter la sûreté de composition de M. Kemm, le pittoresque de M. Burguet et de M. Violet, l'élégance de Mlle Carlier, la grâce de Mlle Maille et le naturel de Mme Emma Bonnet.

Il faudrait pouvoir donner davantage qu'une mention à un acte gracieux de M. Louis Sonolet, qui complète le spectacle actuel de l'Odéon : c'est l'*Ame du Passé*, tout petit épisode créé de drame et de passion, à l'époque où la Terreur finissante provoqua un insensé dégorgement de joie, une ruée aux plaisirs, une immense folie de vivre, pourrait-on dire, qui déborda dans les quatre années du Directoire. Le charme de cette minuscule action ressort par l'agréable langage de vers mélodieux, qui v lent, et se mêlent à l'harmonie de musiques de scène notées d'après de vieux airs que l'on chantait aux temps républicains.

Reconnaissons la joliesse exquise de Mlle Taillade, décorée ici du tendre nom d'Aurore, et les bonnes façons de MM. Cazalis et Roger.

Papa Mulot.
M. Antoine.

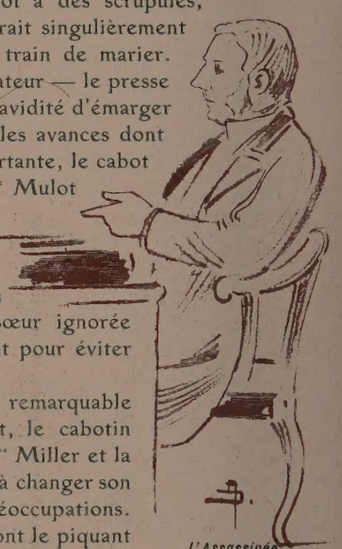
Les années passent et nous nous blasons terriblement. On a pu reprendre *Monsieur Betsy*, aux Variétés, sans que les gazettes aient songé à remémorer, avec quelque détail, le bruit déterminé par la « première », sans que le boulevard ait manifesté de sensation, sans que le public ait montré de l'empressement à voir Baron, Huguenet et Mme Réjane recréer des personnages qui, jadis, causèrent si belle indignation.

Au Vaudeville, en attendant que *Décadence* fut prête à prendre la scène, on a donné quelques représentations de la *Robe rouge* avec Mme Suzanne Desprès, qui a donné beaucoup de force et de puissance au type de Yanetta.

Le spectacle actuel du Théâtre-Antoine, en deux parties — l'une dramatique et l'autre satirique — est vraiment attachant, de son premier jusqu'à son septième acte. — Les titres abusent. On croirait plutôt l'*Assassinée*, affaire tragique, et *Papa Mulot*, histoire drôle, tandis qu'il en est le contraire.

M. Mulot représente un homme tranquille, nanti d'idées très arrêtées à propos du « tien et du mien » ; aussi après trente années passées à la caisse d'une banque médiocre, se trouve-t-il vieux, avec peu d'argent et le souci poignant du sort de sa femme et de sa fille, quand il sera parti : car le pauvre homme se sent très malade... Sur ces entrefaites, tombe chez lui, par l'intermédiaire d'un chanteur d'Eldorado, une nouvelle que maintes gens considéreraient comme la plus heureuse des « tuiles. » Écoutez un peu : Mulot eut, dans sa jeunesse, une fille naturelle qu'il reconnut, choya, éleva jusqu'au matin où la demoiselle, lasse du couvent, se sauva et fit la noce. Les affaires de cette évaporée allèrent fort bien durant sa vie joyeuse car, mourant bêtement de quelque mal soudain, elle a laissé tout son avoir, non inférieur à deux millions, au malheureux qui l'aima tant quand elle était toute petite enfant.

A peine l'événement est-il su que le caissier voit chacun le congratuler, car il ne saurait venir à l'idée de personne qu'on pût faire le difficile en pareille circonstance. Cependant Mulot a des scrupules, d'atroces scrupules. Il lui répugne de toucher à cette fortune honteuse, et cependant cet argent calmerait singulièrement les angoisses grincheuses de sa femme, assurerait mieux la situation de sa fille que l'on est en train de marier. D'ailleurs, son entourage — sa femme, son patron, le notaire, et jusqu'à Pichery, le cabot annonciateur — le presse et le violente. Le même effort de ces gens s'accomplit clairement ; on perçoit dans leur insistance leur avidité d'émarger à ce budget tout trouvé. Le banquier tient, toute prête, une affaire de participation qui lui procurera les avances dont il a gros besoin, le notaire entend sauvegarder les honoraires incombant à une succession aussi importante, le cabot estime avoir droit, sinon à une commission, du moins à quelque bijou-souvenir, et le fiancé de Mlle Mulot fermerait les yeux, sans nul doute, sur l'origine de sa dot, si elle était copieuse. Mulot tergiverse, arrive jusqu'au dernier délai que la loi lui abandonne pour entrer, oui ou non, en possesion, et là, effrayé, pressé, houspillé, pige une attaque et meurt.



L'Assassinée.
M. Antoine.

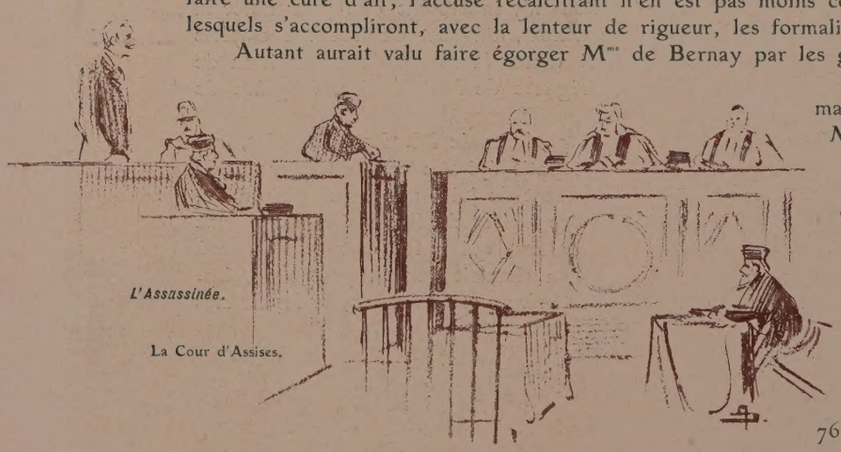
A son chevet, immédiatement, sous l'impulsion de son fiancé, qui n'a point de mal à décider sa candeur, la fille du caissier signe l'acceptation lui créant une fortune avec le bien que sa demi-sœur ignorée ravit à la générosité ou a la bêtise de ses amants. C'était bien la peine que Papa Mulot souffrît tant pour éviter ce résultat ignominieux !

Ce drame intime frappe par sa netteté, la logique de son développement et la vraisemblance remarquable des caractères qu'il évoque. Son interprétation se trouve assurée merveilleusement par M. Matrat, le cabotin Pichery — M. Signoret, le notaire — M. Desfontaines, le fiancé — M. Mosnier, le banquier — Mme Miller et la gracieuse Mlle Jeanne Lion ; M. Antoine compose avec un soin inouï le personnage de Mulot, allant jusqu'à changer son visage, d'acte en acte, au fur et à mesure des progrès de la maladie, qui croît avec son inquiétude et ses préoccupations.

Dans l'*Assassinée*, M. Grenet-Dancourt entreprend, à son tour — mais sous une forme comique dont le piquant est inattendu et la finesse pénétrante — la magistrature enquêteuse, qui établit trop souvent ses décisions par à peu près. Au début, quand des papotages téméraires nous informent de la disparition de Mme de Bernay, depuis une scène anodine qu'elle eut avec son époux, nous sentons que de la fumisterie doit participer à cette absence non inquiétante. D'autre part, la personnalité de M. de Bernay s'accuse, de suite, tellement dédaigneuse et tellement envahie de misanthropie, que l'on comprend facilement l'attitude qu'elle conservera durant les harcèlements multipliés de l'essaim de Thémis, afin de lui faire avouer le meurtre de sa femme. Poursuivi, M. de Bernay ne dit rien, se renfermant dans l'entêté raisonnement que c'est à la Justice et non à lui de faire la preuve que la disparue est morte.

Son inacceptable résistance, qualifiée de système, lui vaut vingt bonnes années de travaux forcés ; et même quand la victime supposée parvient jusqu'au tribunal, pour crier son innocence et justifier sa fugue par le désir qu'elle éprouva de faire une cure d'air, l'accusé récalcitrant n'en est pas moins contraint à l'obligation de quelques mois de détention pendant lesquels s'accompliront, avec la lenteur de rigueur, les formalités de révision de son cas. Ça lui apprendra à faire le malin.

Autant aurait valu faire égorger Mme de Bernay par les gardes..... La révision eût été évitée.



L'Assassinée.
La Cour d'Assises.

M. Antoine reproduit ici un juge d'instruction très nature, très maniaque ; M. Signoret présente avec une belle autorité l'étrange M. de Bernay ; M. Matrat figure, un peu en charge, l'illustre avocat de l'accusé. Sont à applaudir avec eux, MM. Desfontaines, Degeorge et Mosnier ; Mmes Van Doren, Miller et Luce Colas.

Papa Mulot et l'*Assassinée* déploient leur action vivante dans les décors exacts, ingénieux et précis que M. Antoine sait approprier avec tant de goût à la manière différente de ses spectacles.

Édouard GAUTHIER.

Reproduction d'un exemplaire unique d'une photographie de Zola faite à Royan, par un journaliste du pays.

Souvenirs sur "Nana"

Dans la bibliothèque, je feuillète un dossier mal époussеté. Ce dossier contient quantité de caricatures, placards, journaux illustrés, chansons, portraits et facéties diverses relatifs à Émile Zola et à son œuvre. Cette collection, par moi réunie avec quelque patience et quelques frais, sans faire de bruit autour de ma petite générosité, je la donnai à un établissement public, lorsque quittant Paris, j'imaginais bien ne plus m'occuper jamais ni de la littérature ni du reste.

Et voici, ô grand hasard et grande contradiction des circonstances, que cette paperasserie dont je m'étais désintéressé au profit d'autrui, c'est moi, précisément, qui la tire hors des cartons et qui la consulte ! J'y cherche des documents sur *Nana*, le drame extrait du roman d'Émile Zola, par M. Busnach, dit l'affiche, et représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Ambigu, le 28 janvier 1881. Le Théâtre de l'Ambigu l'a remis à la scène, et j'ai promis à la *Revue Théâtrale* un article sur ce spectacle, vieux de vingt-trois ans. Je relis la pièce, je regarde les images dessinées à son propos. Que de poussière sur ma jeunesse ! et comme moi-même je me reconnais mal au milieu du crépuscule de ces papiers lointains et fanés.

La *Nana* de Clairin.

D'abord, la pièce dont je vis les répétitions, la première représentation et la centième, la pièce imprimée, la pièce jouée aujourd'hui m'apparaît comme nouvelle et étrangère. Le texte a été amoindri par de vastes coupures. Dans le temps, je fus le spectateur de huit tableaux. Aujourd'hui, ces huit tableaux sont réduits à cinq, et il ne m'appartient pas de dire si l'œuvre perdit ou gagna quelque mérite au cours de ces suppressions. Donc maintenant, plus de loge de *Nana* le soir du succès de la diva chantant la « Blonde Vénus » ; plus de champ de courses de Longchamps, une après-midi de Grand-Prix ; plus d'incendie de l'hôtel du comte Muffat : catastrophe à grand décor qui, dès les premiers jours, disparut et des manuscrits et du programme.

J'ai souvenance que, dans la loge, cadre du premier tableau, la « Blonde Vénus » se manifesta sous un maillot tellement indiscret que les moralistes s'émurent et, je crois aussi, la censure avec eux. Il en était de Mlle Massin, coiffée d'une flavescente perruque, comme de la demoiselle dont parle certaine aimable chanson du dix-huitième siècle, elle ne paraissait pas aussi blonde qu'à ses cheveux il semblait. Pour voiler l'anomalie, on employa pudiquement d'abord la gaze d'un tutu de danseuse. Tout bien considéré, ensuite, on se priva d'un épisode ralentissant, disait-on, la mise en marche de la pièce.

Cette loge de Nana, bien peu de spectateurs l'ont contemplée, car elle fut supprimée dès la première huitaine. Mais à ce moment les journaux illustrés étaient parus. Donc point de correction possible ; et c'est pourquoi je retrouve, en première page d'un grand magazine français, une planche représentant cette éphémère loge de Nana, qui n'exista guère au théâtre et qu'on chercherait vainement aujourd'hui dans le texte imprimé du drame.

Mlle Massin.

Mlle Massin, pour le tableau de Longchamps, commanda une très belle robe de courses. Le tissu de soie fut si lent à venir de Lyon que des angoisses s'ensuivirent. Pendant ce répit, l'actrice échangea des propos un peu aigres avec l'une de ses camarades, Mme Lina Munte ; et les journaux retentirent du bruit des soufflets qu'elles avaient, paraît-il, échangés. La pacification entre ces belliqueuses personnes ne s'opéra pas sans ambassade. Chacune prétendait ne point paraître en compagnie de l'autre, d'où difficulté assez grave pour la bonne mise en scène de ce tableau de Longchamps où elles devaient se trouver face à face.

Lina Munte jouant la comtesse Muffat y faisait mine de mépriser Mlle Massin jouant Nana, attitude qui lui convenait assez, mais que sa rivale acceptait de moins bon cœur. On craignait, en face du public, une algarade jusque-là confinée aux coulisses. Mais tout s'arrangea, et la paix se conclut. Même, on espérait que ce calme, armé encore, servirait à la vérité de la situation, lors de la rencontre des deux adversaires. Pendant les pourparlers, l'étoffe attendue arriva et la robe livrée à l'heure, ou à peu près, n'excita l'admiration de personne. Il en fut de même pour la scène de dédain.

Entre temps, Dailly apparut monté sur un cheval et portant une casaque de jockey. L'acteur, de corpulence énorme, ressemblait à quelque Falstaff de turff et d'écurie, tout à fait en contradiction avec l'observation et le bon sens, mais le public s'égaya de ce ventre équestre. A son aspect, il rit d'un rire plus aimable que le rire par lequel il accueillait, tout à l'heure, le rossignol chantant au milieu du paysage de Chamond, admirable décor de Chéret, du reste.

Ainsi que dans la parodie de Millevoye et de son « Jeune Malade », le rossignol était en bois, puisqu'il venait en ligne directe de Genève, sous forme de boîte à musique

Quand la musique joua dans sa boîte, imitant le rossignol, et non sans perfection, la salle en conçut une invraisemblable raison d'hilarité. Pourquoi ? Je l'ignore encore. Mais, à cette mécanique pour roulades sentimentales, elle préféra manifestement la panse réputée joviale d'un acteur massif, applaudi, et dont le théâtre, à beaux deniers, ne croyait pas pouvoir se passer.

* * *

Maupassant, il me semble, mais à coup sûr Hennique, Alexis et moi, nous avons, par hasard, figuré parmi le personnel chargé de représenter la foule du champ de courses. Huysmans, lui, dédaignait ces pantalonnades. Chaque fois, du fond du théâtre, où nous nous efforçions de ne pas trop paraître, nous assistions à l'étonnement du public. Il s'ahurissait au passage d'un cent-garde en grand uniforme. Onze ans passés, après la chute de l'Empire, personne, aux fau-

La *Nana* de Manet.

Cl. Rev. Théât.

Une scène retranchée de "Nana"
La loge de Nana.

teuils et aux stalles, ne savait plus rien de la tenue des troupes de gala avant 1870. Ce cent-garde semblait plus inconnu qu'un milicien de l'armée des Pharaons. Les spectateurs ne lui témoignaient aucune joie de l'exactitude de son costume, plaisantaient ses bottes, son casque argenté à crinière blanche, sa tunique couleur bleu de ciel, le tout cependant très fidèle et bien à l'ordonnance.

Puis, par une coupure imprévue, tout disparut bientôt, le cent-garde, la robe de M^lle^ Massin, le gros homme en même temps, et M^me^ Lina Munte. D'où l'on conclut bien que ces dames, préalablement, se querellaient sans sagesse sur les préséances, puisque, de l'une d'elles au moins, l'expérience démontrait l'inutilité. La comtesse Sabine Muffat, elle aussi, périt définitivement à son tour, mais par des coups de ciseaux pratiqués dans le manuscrit original, et non point dans la catastrophe tragique rêvée par les auteurs.

Selon les indications du scénario, Sabine devait mourir dans un incendie brûlant son hôtel. Les feux de bengale ne suffisant pas à ce décès d'apothéose, on ajouta l'effondrement. Les décorateurs y travaillèrent sans intelligence, et construisirent un intérieur dont les panneaux, découpés en morceaux, mis les uns sur les autres ainsi qu'un gigantesque échafaudage de dominos, se tenaient en place au moyen de barres de fer que des machinistes apostés retiraient à l'heure de l'écroulement.

Toutes les pièces, ainsi privées de leur armature, se disjoignaient, et perdant leur équilibre tombaient avec un fracas étouffant la voix des acteurs. Par leur chute désordonnée, elles risquaient aussi de blesser les personnages en scène. Moins soucieux de leur rôle que de leur vie, ils s'étudiaient surtout à se garer contre des moëllons fort à redouter : d'où danger, panique et point d'effet.

L'éboulement terminé, un escalier flambait et une grande poutre s'abattait au travers du théâtre. Guère menaçante, à cause de son lointain, au fond de la perspective, elle donna l'idée d'un péril tel que le public, dupé par l'artifice, s'effraya tout de bon. Avec les artistes non rassurés, directeurs et auteurs prirent peur, à leur tour. Donc, on serra une dernière fois les inquiétants dominos dans leurs écrous ; et le décor, avec l'acte tout entier rentra, pour n'en jamais sortir, dans les limbes des magasins et de l'oubli. Il n'en resta plus qu'une gravure dans un journal illustré, gravure un peu déconcertante, puisqu'elle perpétue, pour l'avenir, des choses promptes à cesser d'exister.

Je déploie un éventail de papier à monture de bois. C'est l'éventail offert aux dames lors de la centième représentation de *Nana*. On but, lors du souper, du champagne portant ce nom. Mais où est l'étiquette de la bouteille où s'étendait une femme nue ? Sur l'éventail, une vignette. Dans un salon japonais, salon assurément rare à Paris, en 1866, date de l'épisode, — car Paris s'éprit seulement du Japon et de son art après l'exposition de 1878, — Nana, en grande toilette, s'effare à l'apparition de la reine Pomaré, courtisane triomphante autrefois, chiffonnière très misérable aujourd'hui. La chiffonnière, mêlant la philosophie à l'alcool, tient à sa descendante des propos menaçants, et prophétise mal sur l'avenir des filles.

Ainsi parle la reine Pomaré, sous sa hotte et portant une lanterne qui, au contraire de la lanterne de Diogène, ne cherche plus d'homme. M^me^ de Chabrillan, ex-Mogador, s'est fort encolérée, l'autre jour, contre M. Zola. Elle lui reprocha de n'avoir point respecté la vérité à propos de Pomaré, célèbre par une chanson de Nadaud, et dont on peut lire un spirituel portrait dans les commentaires ajoutés par Banville à ses « Odes Funambulesques ».

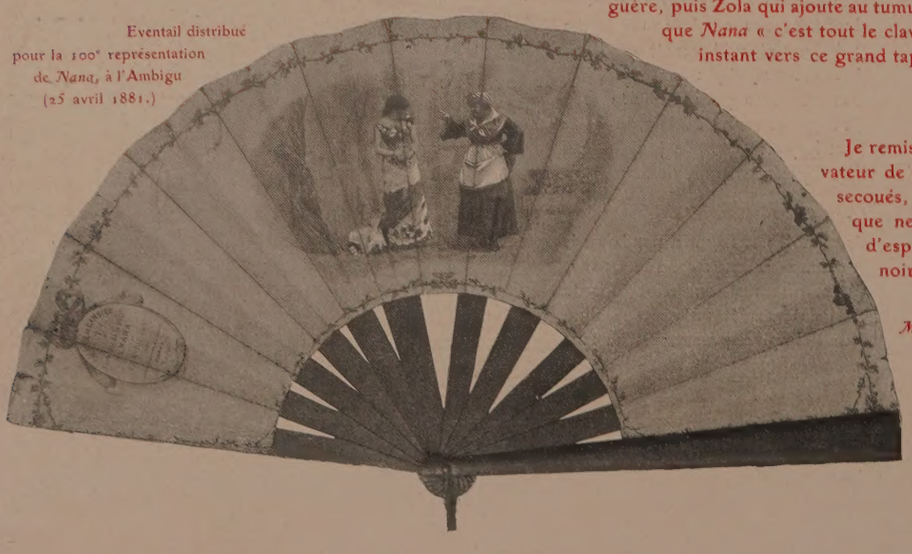
Je crois volontiers, avec M^me^ de Chabrillan, que Pomaré, à l'extrémité de sa courte vie, ne porta point le « cachemire d'osier » ; qu'elle connut de plus dévots cilices et décéda tout à fait saintement. M. Zola s'est plus soucié de la sonorité du sobriquet que de la biographie exacte de la disparue. Au demeurant, Gavarni, à son tour, aurait pu réclamer, car la chiffonnière, dans *Nana*, n'ignore pas les légendes du moraliste de la lithographie. Sa silhouette même, elle l'a prise dans les « Lorettes vieillies » ; et faut-il s'étonner, puisque, par profession, la satiriste du crochet ne ramasse pas naturellement du neuf. Cette silhouette poncive et sinistre, M^me^ Honorine la reproduisait avec puissance. Pour expliquer l'étonnant délabrement de ses haillons, elle nous apprit un jour qu'elle les déchiquetait dans des étoffes de prix : « Les beaux tissus, disait-elle, fournissant les meilleures loques. »

Cl. Rev. Théât.

Une scène retranchée de "Nana"
L'incendie du palais Muffat.

Tandis que je ferme cet éventail de *Nana*, dans le bruit des feuilles repliées j'entends un murmure de protestations. Depuis la *Dame aux Camélias* et l'intervention du Père Duval, pour témoigner de leurs bonnes mœurs, les gens du monde, au théâtre, entrent chez les courtisanes le chapeau sur la tête. L'acteur jouant Philippe Hugon ne manque pas à cette tradition et réclame son frère sans se découvrir. Indignation des galeries bien élevées, comme chacun sait, et qui crient : « Chapeau ! chapeau ! ». Il se décoiffe enfin, au milieu des acclamations, et la scène, difficile au début, s'achève vaille que vaille. Dans le bruissement de ce pauvre papier, j'écoute aussi l'écho de la valse de la « Blonde Vénus », aux sons de laquelle on dansa le soir de la centième. En ce temps-là, Zola sollicitait déjà la musique. Avant, Bruneau, le compositeur qu'il inspira, répondait au nom de Meyronnet. Puis, voici un retentissement d'ironies et de huées. C'est la presse qui s'indigne, crie à l'immoralité du sujet, se fâche en cette occasion contre des situations et des psychologies dont ordinairement elle ne s'affecte guère, puis Zola qui ajoute au tumulte par un article provocateur, et déclare, dans le *Figaro*, que *Nana* « c'est tout le clavier humain ». Et devant ce petit éventail, retourné un instant vers ce grand tapage, je répète avec mélancolie ces vers de La Fontaine :

Mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.



Eventail distribué pour la 100^e^ représentation de *Nana*, à l'Ambigu (25 avril 1881.)

Je remis les papiers dans le dossier et rendis le dossier au conservateur de la Bibliothèque. Sur la table, devant moi, les feuillets secoués, laissaient de petits tas de poussière, poussière de jeunesse que ne vient plus soulever aucun souffle d'enthousiasme ou d'espérance. Et je compris pourquoi, me voyant les mains noires, je me sentais le cœur triste.

HENRY CEARD.

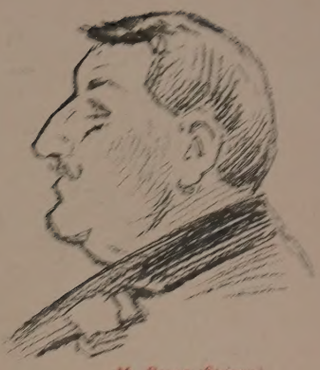
Mercredi, 17 Février 1904,
jour des Cendres.

NANA : 1881-1904

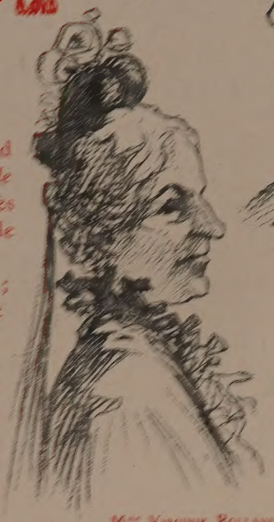
Le Dangeau et le Saint-Simon du Théâtre contemporain — j'ai nommé MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig — consignent dans le tome sept de leurs *Annales du Théâtre et de la Musique* que *Nana*, drame en cinq actes et dix tableaux, de M. William Busnach, d'après le roman de M. Émile Zola, fut donné, pour la première fois, à l'Ambigu-Comique, le 29 Janvier 1881, sous la direction Henri Chabrillat.

Ces historiographes de l'art dramatique notent que l'on s'ennuya pendant trois tableaux ; l'acte du salon, avec l'intervention romantique de la reine Pomaré, dégela le public ; le tableau des courses ne produisit aucun effet, sauf un accès d'hilarité provoqué par Dailly (Steiner), en jockey, chevauchant la pouliche « Nana » ; au tableau suivant, la discussion de Muffat (Lacressonnière) et de Nana (Massin), puis, tout de suite après, le suicide de Georges (Hébert), l'entrée de Mme Hugon (Mme Lacressonnière) et enfin la mise en présence de Muffat et du marquis de Chouard, son beau-père (Courtès), tout cela constitue un ensemble dramatique qui ranima fortement l'attention ; l'incendie de l'hôtel Muffat est un simple ratage ; mais l'agonie de Nana, au dernier tableau, joué avec « une puissance terrible » par Massin, décide du succès. Et en voilà pour 154 représentations.

Groupes de T. Martin.



M. Renot (Steiner.)



Mme Virginie Rolland (Mme Lecat.)

Observez qu'on a, dès la seconde, supprimé deux tableaux.

Quand on reprend la pièce, au mois de novembre suivant, celle-ci n'a plus que cinq tableaux au lieu de dix. C'est sous cette forme qu'elle a été reprise, en 1896, aux Menus-Plaisirs ; sous cette forme qu'elle a été représentée à peu près partout en province et à l'étranger ; sous cette forme — je m'en voudrais de ne point le rappeler — qu'elle servit de début dans l'art dramatique à Mlle Odette Valéry, ballerine notoire, que M. de Féraudy tenta, naguère, de muer en jeune première ; cela se passait aux Bouffes-du-Nord, il y a deux ans ; sous cette forme, enfin, qu'elle vient d'être remontée à l'Ambigu.

Cl. Rey. Trinh.

Mlle Marsaine (Pomaré.)

La première de *Nana* fut un véritable événement littéraire.

Il faut se remémorer que Zola était alors en pleine marche ascendante de son talent. La gloire de l'écrivain lui suscitait des envieux, mais plus encore sa qualité de chef d'école éveillait des susceptibilités qui volontiers se muèrent en inimitiés.

C'est bien cette préoccupation qui paraît avoir dominé l'esprit des critiques de ce temps-là.

Chose digne de remarque, ce n'est pas l'audace de la conception dramatique d'Émile Zola qui sert de thème à la censure, ainsi qu'on aurait pu le croire. On entreprend le chef du naturalisme dont le nom s'attache à une œuvre qui est purement un mélo.

Dans le *Temps*, Francisque Sarcey ne consacre pas à *Nana* moins de six colonnes de son feuilleton. Il disseque les scènes une à une, et constate qu'il s'en dégage surtout de l'ennui. Vient le septième tableau, chez Nana, il l'estime « très bien fait, par un maître homme en l'art du mélodrame. »

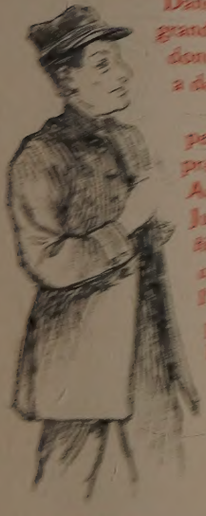
L'agonie, malgré le gros succès qu'y remporte Mlle Massin, ne lui plaît guère.

Au *Journal des Débats*, Clément Caraguel se montre particulièrement sévère, même dur pour Zola, qui « prétend avoir trouvé une nouvelle école et fait collection de documens *(sic)* humains. »

Dans le *Figaro*, M. Auguste Vitu, avec sa grande érudition montre que le fait de donner « la biographie d'une prostituée » a de nombreux précédents en littérature :

« Depuis *Manon Lescaut*, dont les peintures paraissent fanées à des gens qui préfèrent les couleurs violentes et criardes, Augustе Ricard a écrit *Celui qu'on aime* ; Jules Janin l'*Ane mort et la Femme guillotinée* et Regnier Destourbet sa *Louise ou les Douleurs d'une Fille de joie* qui eut l'honneur de précéder et d'inspirer, peut-être, l'*Esther d'Honoré de Balzac.* »

Au *Gaulois*, pour Henri de Pène, *Nana* n'est rien moins qu'une bataille où le naturalisme reste en cause. Depuis *Thérèse Raquin* et les



M. Dumas (Georges Hugon.)

« Nana. » — IVe Tableau

Cl. Rey. Trinh.

M. Dieudonné (Marquis de Chouard.) M. Lasnon (Comte Muffat.) Mlle Cassive (Nana.)

Cl. Rev. Théât.

" Nana." — 2e Tableau.
Mlle Cassive (Nana.) M. Daurais (Georges Hugon.)

Héritiers Rabourdin il recule, il se déguise, il se renie au théâtre pour réussir. M. Busnach lui prête des manteaux couleur de muraille avec lesquels il s'introduit dans la place et fait main basse sur la cassette. »

Je m'en voudrais de ne pas signaler ce détail savoureux donné par Frimousse, dans la Soirée Parisienne du même journal, à propos du grand succès de Massin dans l'agonie :

« ... Ces fameuses pustules dont on a tant parlé. Elle les obtient avec un mélange d'ocre et de terre brune et je vous jure que le résultat est terrible, Il paraît que c'est M. Delessart qui est chargé du soin de grimer sa camarade. »

Dans l'*Événement*, Albert Wolff entreprend Zola qui « se défend d'être pour rien dans la pièce. »

« Troppmann, devant la cour d'assises, a soutenu le même système de défense. « Oui, dit-il, j'étais dans « la plaine de Pantin, mais ce n'est pas moi qui ai frappé. » Donc M. Zola était dans les coulisses de l'Ambigu, mais ce n'est pas lui qui a fait la pièce. »

Dans son feuilleton du *XIXe Siècle*, Henry Fouquier s'exprime ainsi :

« Enfin, nous l'avons eue cette *Nana*, la bien annoncée, et de sept heures et demie à deux heures du matin, avec des impressions diverses, quelques bons moments, et d'autres, plus nombreux, de mortel ennui, nous avons assisté à la faillite du naturalisme au théâtre... »

Dans le feuilleton dramatique du *Voltaire*, M. Émile Bergerat feint une indignation comique d'Émile Zola contre « la trahison en dix tableaux qu'on a jouée à l'Ambigu sous le pseudonyme anglais de William Busnach. »

Cl. Rev. Théât.

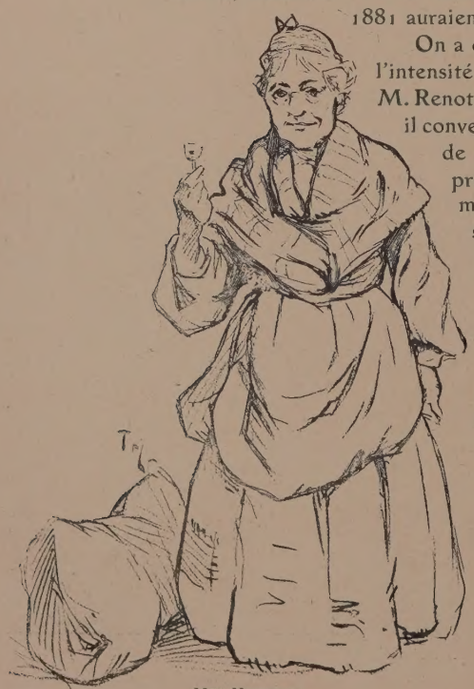
M. Renot (Steiner) dans sa loge.

A la place de Zola, il adresserait à M. Chabrillat un exploit ainsi rédigé :

« Attendu qu'il est crevant de voir ainsi débiner par un « idéaliste anglais le truc d'une blague européenne déposée sous « le titre de naturalisme et qui, en braise, menouille et ronds, rapporte, bon an mal « an, plus de cent mille balles ; vu que : il résulte de l'émargement général émané de « l'adaptation et (pour employer un anglicisme) qu'il découle des situations et carac- « tères d'icelle que l'idéalisme a voulu poser un lapin romantique à l'auteur et procurer, « à ses dépens, mince de rigolades aux auditeurs complices..... et qu'enfin il appert « de tout cela que je ne suis qu'un bougre qui se moque du monde et cela jusqu'à la « trente-cinquième capucine, lui interdis, sous peine de gnons, mornifles et autres abou- « lements en dommages et intérêts, de coller sur son affiche le nom et le titre de *Nana*. »

Ces citations suffisent à donner l'indication de l'accueil fait à *Nana* par la critique en 1881. Quant à l'interprétation, tout le monde distribue des éloges à MM. Lacressonnière, Delessart, Courtès, Hébert, Dailly, Romain, Mousseau, Gâtinais ; à Mmes Lacressonnière, Leriche, Lina Munte, Derouet. Mme Honorine, avec son unique scène, remporte un gros succès. Mlle Massin, elle, triomphe complètement, et les adjectifs élogieux tombent autour d'elle comme autant de bouquets ; elle est « puissante, » elle est « dramatique, » elle est « impressionnante, » elle est « admirable, » j'en passe.

Il est curieux de constater qu'après vingt-quatre ans, l'impression générale, dans son ensemble, se trouve à peine modifié et que ces jours derniers — tout se recommence, semble-t-il — en changeant les noms des interprètes, les comptes rendus de 1881 auraient pu servir encore aujourd'hui.



Mme Honorine (Pomaré.

On a certes rendu hommage à la tenue de M. Dieudonné, à l'intensité dramatique de M. Laroche, à la franchise comique de M. Renot, à l'adresse de MM. Villa et Étiévant. On a loué, comme il convenait, la verve mordante de Mlle Marthe Allex, l'élégance de Mlle Louise Dauville, la dignité de Mlle Mouret, la précision amusante de Mlle Virginie Rolland, mais on a mis hors de pair l'excellente Honorine, la créatrice de Pomaré qui, après vingt ans, retrouve son gros succès dans le même rôle. Mais c'est surtout la révélation de la force dramatique de Mlle Cassive qui a été mise en évidence, justement d'ailleurs, et les qualificatifs adressés à la Nana de 1904 ressemblent fort à ceux qu'on prodiguait à la Nana de 1881.

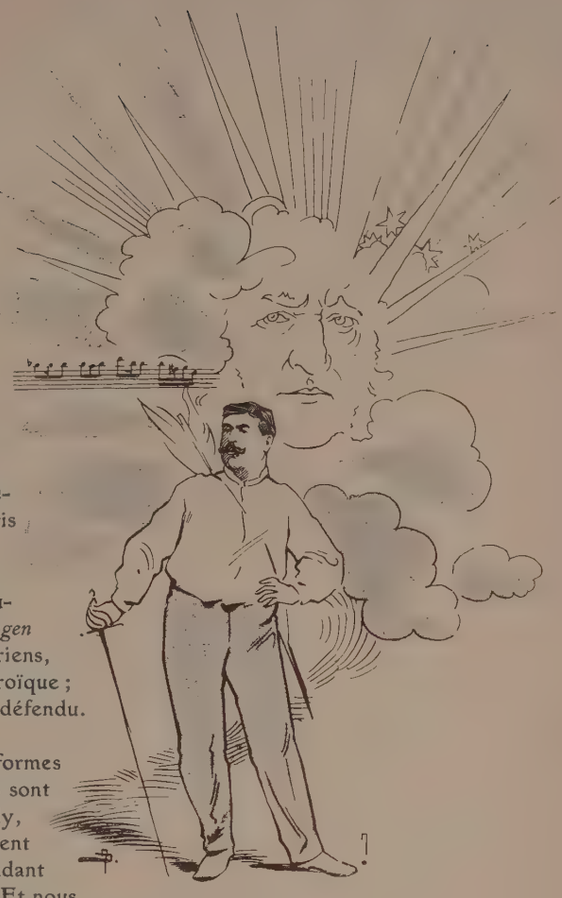
J'ai dit que, dans l'intervalle, une reprise de la pièce de MM. Zola et Busnach avait eu lieu aux Menus-Plaisirs. C'était en 1896. La pièce se donnait avec de pauvres acteurs, et Mlle Martial interprétait Nana, point mal, d'ailleurs. Cette reprise ne mériterait guère qu'on s'y arrêtât, si elle n'avait été le prétexte d'un incident curieux. La critique jugea durement cette reprise, mais M. Catulle Mendès, dans le *Journal*, se montra particulièrement violent.

« La colère nous prend » écrivait-il, « à la fin de cette outrageante soirée, et nous incite à espérer que la prochaine pièce, reprise par l'actuel théâtre des Menus-Plaisirs, portera ce titre justicier : Faillite ! »

Le directeur ne fut pas content. C'était son droit. Il fit un procès au chroniqueur. C'était aussi son droit. Le tribunal acquitta simplement M. Catulle Mendès. C'était plus qu'une opinion, c'était une reconnaissance et une consécration.

Georges FRAPPIER.

Entr'actes



C'est fini.

Que voulez-vous ? c'est fini !

Il y a seulement quinze et douze ans, nous nous battions par la parole à l'Opéra, aux Capucines et à la Bodinière ; par la plume, dans des journaux où l'on nous taxait de charentonnisme ; par le poing, à la porte du Cirque-d'Hiver (cela m'est arrivé dix fois), par l'épée, à la Grande-Jatte (cela m'est arrivé une fois) et nous aurions travaillé de la canne française, du sabre japonais, de l'eau-de-vie russe sur tous ceux qui n'auraient point, à genoux devant nous, proclamé Richard Wagner seul dieu de la musique, de la littérature, de la philosophie.

Nous ne portons plus de boutons de manchettes représentant le cygne de *Lohengrin ;* le pur toqué de *Parsifal* n'est plus brodé au point croisé sur nos pantoufles ; j'écris sur du papier à lettres non blasonné de trois mesures walkyriennes.

Maintenant que les snobinettes parsifalisent et que les petits gigolos se croient des Tristans et des Morolds, maintenant que le plus rétif des mélophobes déclare que Bellini ou Audran auraient signé les facilités du *Crépuscule des Dieux*, maintenant que l'anneau des *Niebelungen* n'embague plus nos doigts comme une alliance, à quoi bon ? Soyez wagnériennes et wagnériens, si vous voulez, mes poulettes et mes mignons ; nous vous avons menés là à la période héroïque ; c'est la période polichinellarde qui commence ; moi, je me défends contre ce que j'ai défendu.

C'est fini !

Les directeurs alexandriaques disent aux compositeurs : « Ou vos partitions sont conformes à la loi du prophète Wagner, et elles sont inutiles ; ou elles en sont différentes, et elles sont mauvaises. » Mais les compositeurs français répondent : « Nous sommes Vincent d'Indy, Charpentier, Claude-Debussy, Gabriel Fauré ; et les autres ! » Et ceux-ci, quoiqu'ils aient gardé des rondelles de lumière devant les yeux, à force de contempler le soleil, ont cependant lavé leurs prunelles déshypnotisées, et ils dirigent sur la vie lyrique des regards français. Et nous aurons des oreilles françaises pour les écouter. Et cela va faire la rédemption de la musique nationale. Et le bon français César Franck bénira tout le monde, du coin de paradis où il fait de la musique avec Sainte-Cécile !

Nous avons défendu Richard Wagner depuis 1886 contre les mécréants ; nous avons dégaîné la plume et l'épée à la période où son génie seul fulgurait ; mais voici des grands miracles de musique qui s'épanouissent dans les jardins de France ; ah ! mes amis, adorons-les ! Défendons à nos compositeurs nationaux de se montrer des myrmidons imitateurs d'un colosse ; qu'ils lâchent les féeries germaniques pour les aspirations latines ! qu'ils cessent de tâtonner à la recherche confuse et maladroite de Siegfried dans le pays que domine le souvenir de Roland !

Nous avons été fascinés, mais jusqu'à l'oppression ; nous avons prosterné notre amour jusqu'à ce que nous ayons senti lui passer dessus le pesant cortège des personnages adorés ; que voulez-vous ? nous nous relevons, non moins aimants mais un peu meurtris, et nous secouant au soleil de chez nous. Nous sommes là quelques-uns qui avons désiré Isolde jusqu'à l'hystérie, qui avons commis ce crime passionnel de l'intelligence de croire étreindre une statue de sons qui fondait harmonieusement dans nos bras ; nous nous sommes réveillés un peu courbaturés après cette démentielle et vénéneuse et consumante possession. Belle héroïne d'Irlande, buveuse d'âmes latines, chère Vénus née de l'écume des vagues orchestrales, je t'ai assez vue. Nous nous sommes envolés sur les ailes de ta mélodie durant ton assomption au ciel du royaume nocturne, nous sommes retombés fortement contusionnés. Je te voue une reconnaissance paralytique du festival dont tu as dix ans ébloui mes nerfs ; maintenant, je vais me refaire un peu de sang...

Ne le détruisons pas, ce colosseum de polyphonie, d'idéologie, de métamusique que le Titan de Bayreuth a maçonné ; ne narguons pas cet amoncellement de génialités, cet escalier vertigineux, ce pandemonium d'archanges, cette piste aérienne où nous avons tant de fois bouclé les boucles d'un ruban de feu. Mais retournons un peu vers les châteaux de la Loire...

Que voulez-vous ? ces innombrables successions d'éclairs m'aveuglent, cette tempête furibonde me ballotte, ce brasier effervescent corrode encore mes dernières cendres. De grâce, un peu de clarté douce, une accalmie, un rafraîchissement ? Catholiques latins de l'Ile-de-France, une partition de Vincent d'Indy nous baignera de ces bienfaits-là !

En février 1864, voici juste quarante ans, tous les journaux d'Europe avaient annoncé l'essai triomphant d'un théâtre circulant entre Manchester et Liverpool. Cinq grands wagons, aux plafonds arrondis et garnis de lustres, aux murs en bois acoustiques, formaient une sorte de salle allongée. Un enfoncement recevait six musiciens et la scène était surélevée de six pieds au-desssus du niveau des wagons. Les pièces étaient combinées de telle sorte que chaque scène se terminait à une station, et que les stations de quart et de demi-heure amenaient un entr'acte. Nous voudrions bien savoir pourquoi cette innovation d'une époque pressée n'a pas réussi. Car jusqu'en 1868, les voyageurs-spectateurs ont assisté à des pièces qui, pour n'être pas toutes comiques, n'en étaient pas moins roulantes, et où les moins compréhensifs se trouvaient tout de suite sur la voie. Voyez-vous un auteur obligé de porter son ours dans le compartiment des chiens ! voyez-vous les artistes confondant le sifflet de la locomotive avec la protestation des spectateurs ! D'ailleurs, l'obscurité où on laisse les publics actuels pendant les représentations ressemble assez à celle des tunnels ; et la plupart des actrices contemporaines sont dans le train. Les compagnies de chemins de fer s'occupent de susciter des transports ; il en est de même des artistes ; on est transporté d'enthousiasme et au but de son voyage. Les fusées d'esprit pourraient servir sur la voie. Les machines (rares) seraient de la force de quarante chevaux. Les auteurs psychologiques monteraient dans les âmes-seules. Les chanteuses égrèneraient des refrains-Westinghouse. Les wagons-lits serviraient pour les conférences. La critique aurait le droit de dérailler. En tous cas, ce serait une jolie tentative de décentralisation.

George VANOR.

***

" Nana ", 3e Tableau. — La Reine Pomaré.

Cl. Rés. Théâtre

M^lle Cassive (Nana). M. G. Moreau (Daguenet). M^me Honorine (Pomaré). M. Renot (Steiner). M. Villa (La Faloise). M^lle Marthe Alex (Zoé). M^lle Louise Dauville (M^me Maloir).

Adaptations Dramatiques

A PROPOS DE LA *SECONDE MADAME TANQUERAY*

M. Jean Kemm (Aubrey Tanqueray). — Mme Berthe Bady (Paula).

Le Théâtre de l'Odéon, fidèle à ses traditions d'hospitalité, vient de faire représenter une pièce anglaise traduite et adaptée pour la scène officielle du second Théâtre-Français. Jugée par la critique avec quelques réserves, la *Seconde Madame Tanqueray* a trouvé auprès du public un accueil fort sympathique.... Ce n'est pas la première fois qu'un jugement d'aristarques aura été cassé sans renvoi ou tout au moins, comme en l'espèce, frappé d'appel *a minima*. L'événement ne serait pas pour nous surprendre et ne mériterait même pas d'être signalé s'il n'offrait cette particularité intéressante de comporter en soi un enseignement ou de dénoter, en tous cas, une transformation lente, une refonte progressive, une modification profonde dans les goûts des auditeurs français.

Cette évolution, qui semble être aujourd'hui à peu près terminée, mérite qu'on s'attarde un instant à l'observer.

Commencée il y a vingt ans environ, elle a suivi une courbe logique et décrit une parabole régulière.

Il y a vingt ans, le « nationalisme artistique » sévissait dans toute sa rigueur puérile. On n'admettait, on ne pouvait admettre aucune œuvre musicale, littéraire, dramatique, artistique en un mot, qui ne fût de production exclusivement française. Toute manifestation hors de l'Église nationale était frappée d'excommunication majeure, exposée aux foudres d'une militante congrégation de l'Index et les marques de fabrique *Made in England*, et surtout *Made in Germania* suscitaient les fureurs vengeresses de la foule entraînée au combat par l'état-major désormais célèbre des marmitons de *Lohengrin*. Cette façon imprévue de protester contre le traité de Francfort qui fait sourire aujourd'hui, devait naturellement amener une réaction. Elle fut le point de départ de l'évolution qui nous occupe. A ces journées épiques succéda tout naturellement une phase contraire. On était allé trop loin dans l'exclusivisme : il fallait battre en retraite. De nombreuses et violentes polémiques s'engagèrent au cours desquelles furent écrites, comme d'usage, nombre de sottises et quelques rares bonnes vérités. Comme d'usage également la victoire demeura au bon sens qui a toujours le dernier mot. On comprit que nous n'avions pas le monopole de la Beauté et qu'il pouvait en exister quelques traces au-delà des frontières. L'opinion se ressaisit et la curiosité légitime étant éveillée, quelques audacieux firent de timides tentatives pour la satisfaire. C'est alors que, par le Théâtre-Libre — qui n'était pas encore le Théâtre-Antoine — l'infiltration commença.

Tolstoï, avec la *Puissance des Ténèbres*, — si j'ai bonne mémoire — pratiqua la brèche par laquelle pénétrèrent à sa suite Dostoïewsky et Ostrewsky, porte-parole autorisés de la pensée slave, qui se faisaient entendre et applaudir presque simultanément au boulevard de Strasbourg, à l'Odéon, au Théâtre-Beaumarchais !! Le branle était donné, le mouvement s'accentua. Remontant vers le Nord, l'intérêt se porta sur l'âme norvégienne qui venait d'être révélée par la première adaptation des œuvres d'Henrik Ibsen. Aux violences tragiques des dramaturges russes succéda la philosophie embrumée et profonde du symboliste de Bergen. Ce fut un instant curieux, une date notoire : on ne jurait plus que par les « fjords », les *Revenants*, le *Canard sauvage* menaient la danse, et toute parisienne névrosée en qui s'éveillait une Nora endormie, aspirait à vivre et mourir « en beauté » dans une « tarentelle d'angoisse » à laquelle, en dépit de ses efforts consciencieux, le gentil retroussis de son nez et l'éclair malin de ses yeux de gamine donnaient l'aspect bénévole et familier à la fois d'un trémoussement de midinette.

Cl. Rev. Théât.

M. E. Violet (Sir George Orreyed). — Mlle M. Carlier (Lady Orreyed).

Cet engouement pour les littératures du Nord correspondait mathématiquement à un accroissement sensible du débit clandestin des alcaloïdes ; la vente des seringues de Pravaz augmentait dans des proportions inquiétantes pour la santé publique et les officines pharmaceutiques étaient presque aussi courues que les agences de location. La crise dura longtemps en dépit des protestations horrifiées du bon Sarcey qui y perdait son latin et clamait sans écho des profondeurs. Cependant le Théâtre-Libre passant à d'autres exercices, l'« Œuvre » se fonda et Lugné-Poë ramassa le flambeau abandonné par Antoine : ce fut l'ère de Bjornsten-Bjornston et de quelques autres « northmen » qui trouvèrent rue Blanche un

Cl. Rev. Théât.

M. Burguet (Cayley Drummle).

havre de grâce et de tranquillité. Le mouvement pour s'être déplacé n'en fut pas ralenti, au contraire. Pendant ce temps, le corps d'armée musical avait donné avec succès. Les « marmitons » de *Lohengrin* étaient en pleine déroute et Wagner qui avait été taillé en pièces à l'Eden-Théâtre, entrait triomphalement à l'Académie nationale de Musique, bousculait le répertoire et s'installait en maître sur cette scène officielle d'où il avait jadis été chassé ignominieusement. Portée par ce victorieux de génie, l'idée allemande, qu'on n'eût osé produire quelques années plus tôt, sous peine d'être traîné aux gémonies, se manifesta littérairement à son tour par les œuvres de Sudermann et de Gehrardt Hauptmann. Il y avait quelque chose de changé en France, et le traité de Francfort était en quelque sorte revisé.

Au régime de protection à outrance succéda, quasi sans transition, un système libre-échangiste effréné. L'article étranger fit prime sur le marché. Autant on l'avait banni systématiquement, autant on le recherchait avec emballement. De tous côtés affluèrent les produits dramatiques, et si le chiffre de nos exportations n'en fut pas amoindri, celui des importations augmenta dans des proportions extravagantes : la péninsule ibérique nous arrosa de quelques chefs-d'œuvre de Calderon et de Lope de Vega que le talent de Maria Guerrero ne contribua pas peu à achalander; l'Italie versa sur nous des torrents de d'Annunzio sous les auspices d'Eleonora Duse et de Novelli et, par un retour violent des premières amours slaves, nous subîmes l'inondation du *Quo Vadis ?* de Sienkiewicz, dont nous sommes encore trempés. A l'unisson, dans les théâtres de musique, les pétarades de Mascagni faisaient retentir la gloire de *Cavalleria Rusticana* auxquelles, longtemps après, devaient succéder les brocatelles de la *Bohême*, les harmonies de la *Tosca* de Puccini, et les funambulesques accords des *Pagliacci* de Leoncavallo, par quoi se ferme le cycle italien. Il convient de mentionner également, à l'actif de la musique allemande, le conte d'enfants *Hænsel et Gretel*, de gracieuse mémoire.

Aujourd'hui, c'est l'Angleterre qui tient la corde avec des œuvres de valeurs diverses. Cette expression artistique de l'entente cordiale n'est pas pour nous déplaire et nos voisins ont de quoi faire avec nous échange de chefs-d'œuvre. Est-il nécessaire de rappeler la magnifique série d'adaptations shakespeariennes qui marqua si brillamment le principat de Porel à ce même Odéon qui encadre aujourd'hui la *Rabouilleuse* de Balzac, d'une triomphante *Résurrection* de Tolstoï et de l'adaptation du succès londonien de M. William-Arthur Pinero, la *Seconde Madame Tanqueray*. Entre Shakespeare et son jeune émule, il y a une distance que ne combla peut-être pas suffisamment la mise à la scène de la nouvelle de notre grand romancier national, ni même l'adaptation de l'œuvre énorme du penseur philanthrope.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Barsac Bary (Paulin).

Je ne prétends point que l'école anglaise moderne n'ait pas, comme la nôtre, produit des œuvres intéressantes et qu'il faille exclusivement s'en tenir au répertoire consacré des maîtres du passé. Cela ne pourrait se soutenir de bonne foi et la riposte à notre endroit serait trop facile ! Ne rien admettre d'Angleterre depuis Shakespeare amènerait logiquement la prohibition des œuvres françaises postérieures à Molière, sur les théâtres étrangers. Mais il en est des ouvrages de l'esprit comme des hommes eux-mêmes. Certains tiennent au sol où ils sont nés par des racines profondes et ne sauraient s'acclimater ailleurs. Telle est l'œuvre de M. A. Pinero. Elle est anglaise non par sa forme qui est, au contraire, respectueuse de l'esthétique des dramaturges français du milieu du siècle dernier : Scribe, Augier, Dumas, etc., mais par le fond, les tendances, la combativité, ce qui, parbleu, j'en conviens, est une qualité primordiale pour une œuvre née sur les bords de la Tamise. Seulement le malheur est que la thèse qu'elle soutient en 1904 a été déjà soutenue en France depuis trente ans, et que le procès dont elle est la brillante plaidoirie est gagné chez nous depuis un demi-siècle. Alors !... la pièce ne pouvait avoir pour la critique qu'un intérêt archaïque et le débat de convenances et de relèvement social qu'elle soulève ne pouvait être aussi palpitant pour nous qu'il le fût à Londres où ces questions sont encore aujourd'hui d'une audacieuse nouveauté. Voilà pourquoi la critique se montra réservée. Dans une interview, l'adaptateur de la *Seconde Madame Tanqueray* s'étonne qu'on ait fait à propos de la pièce quelques rapprochements avec un *Mariage d'Olympe* quelconque ! Sa surprise seule est surprenante... Quant au public qui n'y entend point malice, il a pris la pièce pour argent comptant et sans se douter qu'il applaudissait une variante de quelque ouvrage à la manière de Scribe ou d'Augier, qu'il ne connaissait sans doute pas, d'ailleurs il fut intéressé, d'un cœur ingénu, aux aventures de l'héroïne parce que l'action était accommodée à une sauce qui lui était moins familière. Voilà d'où vient, je crois, la différence entre le jugement des esthètes professionnels et l'appréciation du public anonyme.

Mais ce n'est point ici le lieu d'apprécier la valeur de la pièce. Qu'il suffise de constater ce que son succès démontre le goût nouveau du public français dont le palais blasé se réjouit d'un piment d'exotisme, et de signaler le danger possible d'une

surproduction étrangère parfois inconsidérée. Il y a, cela n'est pas douteux, une saveur agréable à goûter des mets assaisonnés de manière nouvelle et n'eût-elle été bonne qu'à varier les menus routiniers, cette cuisine étrangère aurait du moins servi à quelque chose. Mais c'est ici qu'il convient d'être circonspect et de ne tolérer sur nos tables que des plats auxquels notre estomac ne soit pas réfractaire...

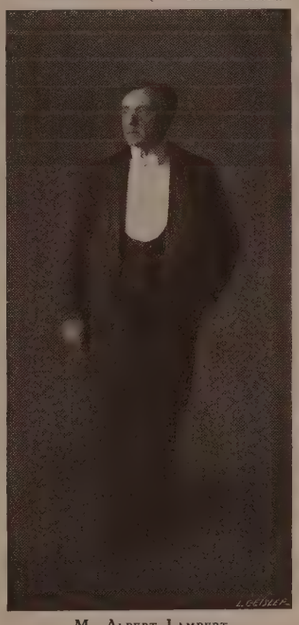
Qu'on nous fasse connaître des chefs-d'œuvre, que nous soyons mis à même d'étendre le champ de nos connaissances par la fréquentation des maîtres des pays voisins, rien de mieux assurément ; mais qui dit succès ne dit pas toujours talent, là-bas comme ici. Il convient de faire un choix judicieux, et sous prétexte que les ouvrages étrangers sont « à la mode, » ce qui est bien la pire des excuses, de ne pas nous laisser envahir par des productions aussi éloignées de l'art universel qu'il est possible de l'être. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'elles sont étrangères qu'il faut montrer au public français des œuvres d'au-delà nos frontières, c'est parce que ces ouvrages sont de véritables œuvres artistiques. Il faut toujours se méfier du snobisme qui atteint aussi bien les masses que les élites, et nous observons fréquemment que ce qui parfois plaît aux foules est précisément ce qu'on devrait leur laisser ignorer ; c'est souvent le « procédé » qui l'emporte malheureusement sur l'idée, et le « gros public », pour l'appeler par son nom, en arrive, par une pente naturelle, à s'intéresser à un détail sensationnel de mise en scène beaucoup plus qu'au sujet lui-même. L'ouvrage ne tient plus qu'à la condition d'être accroché à un « clou » solide ; le machiniste alors devient roi et, sortant de son domaine de music-hall où il est dans son élément naturel, il tend à imposer sa domination.

Cl. Rev. Théât.

M. Jean Kemm
(Aubry Tanqueray).

C'est ainsi que nous avons vu, il n'y a pas très longtemps en somme, dix ans au plus, sur la scène alors désertée des Menus-Plaisirs, une stupidité quelconque intitulée le *Pont-Vivant,* dont tout l'intérêt (!) résidait en un tour d'acrobates exécuté, il faut en convenir, avec une précision parfaite. L'héroïne, poursuivie par quelque traître de mélo, arrivait au bord d'un précipice. Le pont était rompu. Que faire ? L'ennemi accourait et le public, palpitant, se demandait comment la jeune fille, qu'escortaient trois intrépides défenseurs, allait pouvoir sortir de cette fâcheuse situation. Tout à coup, brrr ! les trois artistes disparaissaient par un jeu de scène facile, ils étaient remplacés sans qu'on s'en aperçût, par trois clowns qui leur ressemblaient comme des frères : *Are you ready ? — Yes ! — Go !* et, en un clin d'œil et deux sauts périlleux, nos acrobates, grimpés sur les épaules les uns des autres, se laissaient choir en travers de l'espace vide, formant ainsi un pont rigide et vivant sur lequel la jeune fille s'avançait en tremblant, tandis que les acclamations d'un public mûr pour les jeux du cirque, étaient soulignés et renforcés par les trémolos de l'orchestre rempli d'allégresse. Malgré le succès des premières représentations, la pièce, grâce à Dieu, ne résista guère. Mais nous avons fait du chemin depuis dix ans, et les succès récents d'insanités analogues laisseraient peut-être à craindre qu'il n'en serait plus de même aujourd'hui.

Cl. Rev. Théât.



M. Albert Lambert
(Franck Misquith).

En tous cas, ce qu'il y a de certain c'est qu'en l'an de grâce 1904 les directeurs demandent, à l'auteur français qui leur présente un manuscrit, le succès tout aussi sûrement que le drame lui-même et qui, si nous n'y prenons garde, l'accrochera demain. Nous rions du vieux truc suranné de la *Maison du Baigneur* où le plafond descend tout exprès pour écraser le misérable dom Iglésias ! mais nous admettons tel pont qui s'écroule au moment pathétique sous les pas du personnage sympathique, et si telle sotie d'outre-Manche intitulée *Florodora,* produite naguère sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, excita l'hilarité à cause de ses danses mille fois répétées, qui interrompaient l'action sans raison apparente et substituaient au dialogue, d'ailleurs insipide, une gigue plus nauséeuse encore, pourquoi le même public palpitait-il d'émotion vengeresse en voyant s'ouvrir sous les pas de l'immonde la Limace, la fameuse écluse des *Deux Gosses* qui ne fut pas pour peu de chose dans ce succès dix fois centenaire ?

Cl. Rev. Théât.

M. Revel
(Gordon Gayne).

Donc, veillons-y ! Que l'étranger ait droit à une place en France, sur cette « terre du bon accueil et du sourire hospitalier », rien de plus juste, mais du moins, avant d'entrer chez nous, qu'il montre patte blanche d'artiste véritable, ou sinon, songeons que dans la demeure d'un Orgon il se glisse parfois un Tartufe pour s'écrier : « La maison est à moi. Je le ferai connaître ! » Non ! la maison d'Art français est à nous d'abord, il nous faut la garder et être à nous-même le « prince ennemi de la fraude » dont « la ferme raison ne tombe en nul excès ».

MAURICE-LEFÈVRE.

Cl. Rev. Théât.

Mme Emma Bonnet
(Mme Cortelyon).

Les Aventures de "Monsieur Betsy"

En 1890.
Mme Réjane (Betsy).

Monsieur Betsy naquit en 1888. Émile Zola le tint sur les fonds baptismaux.

— Voici, dit-il aux parents, un gaillard qui ne demande qu'à vivre et à faire parler de lui, mais si vous trouvez jamais un directeur disposé à l'adopter, vous m'en ferez part.

Émile Zola avait vu juste. Il était dans la destinée du pauvre marmot d'être présenté dans presque tous les théâtres de Paris et refusé partout.

Au Vaudeville, où nous nous adressâmes tout d'abord, Paul Alexis et moi, M. Deslandes nous répond : — Pièce bien faite, surtout quatrième acte délicieux, mais d'un dangereux ! ça ne finirait pas !

Aux Menus-Plaisirs, M. Derenbourg prononce : — Croyez-en un homme de théâtre ! Votre idée est neuve et charmante, mais il faudrait réduire la chose en un acte et lui donner un titre bien parisien : le *Sigisbée*, par exemple ! Tout le monde comprendrait.

A l'Odéon, nous eûmes une fausse joie. M. Porel nous dit : — J'adore votre pièce, mais rien à faire à l'Odéon. C'est une pièce pour le boulevard. Sa place serait aux Variétés avec Dupuis, Baron et Réjane. (Ceci se passait en 1888.) Que ne suis-je directeur de ce théâtre. Il faut pourtant que vous soyez représentés ; votre pièce le mérite. Allez à la Renaissance. Voici une lettre pressante pour Samuel. C'est le plus jeune et le plus audacieux des directeurs, vous serez bien accueillis.

En 1890.
M. Baron (Gilbert Laroque). M. José Dupuis (Francis)

Et, en effet, M. Samuel nous reçut à bras ouverts, mais il était trop tard, hélas ! Huit jours après, il passait la main. *Monsieur Betsy* fut renfermé au fond d'un tiroir. Il y resta deux ans. Cependant une légende s'était formée autour de la pièce. Un beau jour, nous reçumes une lettre de M. Letombe, successeur de M. Samuel à la Renaissance : « Apportez votre manuscrit. Je le reçois d'avance. » Il tint parole, mais ce fut alors le tour des acteurs de se récuser. A part Saint-Germain qui se déclara prêt à accepter le rôle de Laroque, ce fut Mme Hading qui répondit :

— Je serais heureuse de jouer miss Betsy, mais j'ai quitté Paris depuis deux ans. Ce serait une trop grosse partie à risquer pour ma rentrée.

Puis Mme Marie Magnier : — Je ne puis compromettre la grande situation que j'occupe au théâtre en paraissant dans une pièce intéressante sans doute, mais trop dangereuse. Je vous jouerai, si vous voulez, dans un grand cercle, devant ces Messieurs (?) qui sont tous mes amis !

Enfin le grand José Dupuis, l'idéal Francis que MM. Bertrand et Baron offraient de nous prêter, nous avouait : — J'en suis nerveux, j'en suis malade ! Voici une véritable journée de combat, mais, vrai ! je n'ose prendre cette responsabilité.

A son défaut, je pensais à Huguenet, en qui je devinais le grand artiste qu'il est devenu (il y a treize ans), mais Huguenet était retenu pour toute la saison à Lyon, au Théâtre des Célestins. Il nous écrivait :

Cl. Dupont.

En 1904.
M. Huguenet (Francis).

« J'aurais été si heureux de batailler pour vous ! Ah ! si vous pouviez attendre ! »

Mais nous étions pressés. Cependant Dupuis avait parlé à Baron de *Monsieur Betsy*. Ce qu'il en avait dit avait piqué la curiosité du co-directeur des Variétés. Sur sa demande, la pièce lui fut communiquée. Désormais l'infortuné *Monsieur Betsy* avait rencontré un protecteur sérieux. Baron, très emballé, décida son associé à recevoir notre œuvre, détermina Réjane à accepter le rôle de l'écuyère et Dupuis celui de Francis, et quinze jours après exactement la prédiction de Porel était accomplie. *Monsieur Betsy* voyait le feu de la rampe aux Variétés, interprété par ces étoiles de première grandeur, ces admirables artistes que Paris ne s'est jamais lassé d'acclamer : Mme Réjane, Baron et José Dupuis !

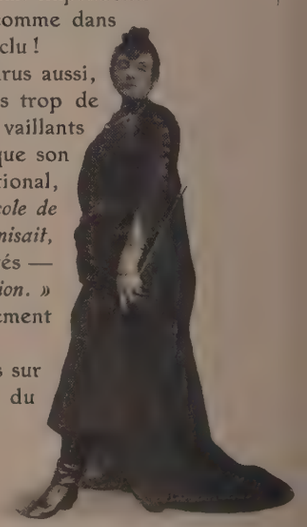
Mais le lendemain, dans toute la presse, quelle volée de bois vert ! On montra aux imprudents auteurs ce qu'il en coûtait d'écrire une pièce où le vice s'étalait cyniquement — comme dans la vie ! — et d'où le personnage sympathique et vertueux était soigneusement exclu !

.... Treize ans se sont écoulés. Mon pauvre ami Paul Alexis a disparu. Disparus aussi, les critiques qui prophétisèrent le four noir et *Monsieur Betsy* est resté debout, sans trop de rides. On a fort fêté, de nouveau, ses deux illustres créateurs Réjane et Baron, plus vaillants que jamais et Félix Huguenet, l'héritier direct de José Dupuis, aussi fin comédien que son devancier. Des détracteurs d'antan, il n'en reste qu'un, Léon Kerst, notre Kerst national, le subtil et délicat critique qui, jadis, avait déclaré que notre théâtre était *« une école de vomissement, »* qu'il fallait *« casser du sucre sur la scène des Variétés »* et *« qu'il préconisait, — au cas où l'un de ses lecteurs s'aventurerait, malgré ses avis, dans ces parages infestés — un petit cabaret tout proche du théâtre où l'on vendait du rhum, excellent en temps d'infection. »*

Aujourd'hui, Kerst a encore essayé de mordre. Ce ne fut pas méchant, ce fut seulement un peu grotesque.

.... Dans treize ans, on reprendra peut-être encore *Monsieur Betsy*. Nos noms s'étaleront une fois de plus sur l'affiche, au-dessous du titre, tandis que celui de Kerst aura peut-être disparu, — oublié même des lecteurs du *Petit Journal !*

Oscar MÉTÉNIER.



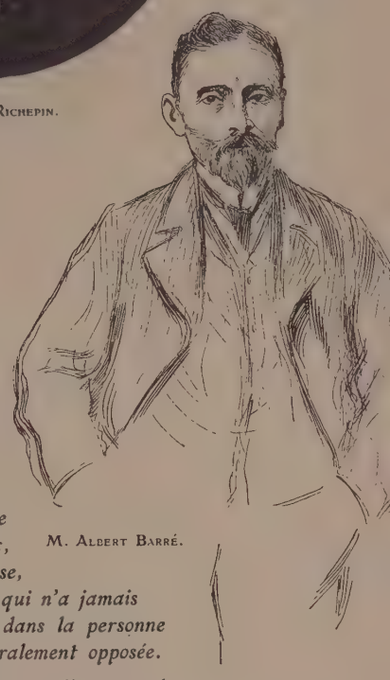
Mme Réjane (Betsy).

LA REVUE DES CRITIQUES

Cl. Studio.

M. Jacques Richepin.

M. Kéroul.



M. Albert Barré.

Dessins de Douhin.

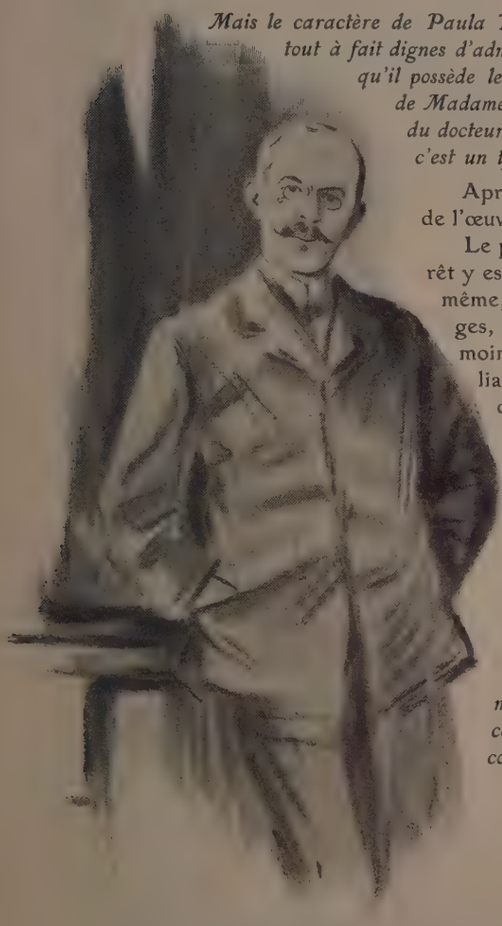
Nombreux ont été les renouvellements d'affiches dans la plupart des théâtres. Les directeurs éprouvent le besoin de réveiller l'attention du public, de secouer son apathie, maintenant que nous voici dans la période du carême et que les convenances s'opposeront, pour bien des gens, à se montrer au théâtre. Il s'agit de les forcer à se déranger par l'attrait du nouveau. Aussi avons-nous eu quantité de premières : à l'Odéon, la *Seconde Madame Tanqueray;* à la Porte-Saint-Martin, le *Falstaff*, de Jacques Richepin ; au Théâtre-Antoine, sept actes : *Papa Mulot*, trois actes, et l'*Assassinée*, quatre actes ; aux Variétés, la reprise de *Monsieur Betsy ;* à l'Ambigu, la reprise de *Nana ;* aux Folies-Dramatiques, *Une Nuit de Noces ;* à la Comédie-Française, une nouvelle distribution de *Britannicus*, et, brochant sur le tout, la reprise de l'immortel et toujours jeune *Cyrano*.

Il ne saurait être question de citer des extraits des divers comptes rendus de toutes ces pièces ; il me faudrait le double d'espace dont je puis disposer ici ; je me bornerai donc à noter un petit nombre d'appréciations sur quelques-uns de ces ouvrages.

A l'égard de la *Seconde Madame Tanqueray*, pièce adaptée de l'anglais par M. Robert d'Humières, on a beaucoup évoqué le souvenir du *Mariage d'Olympe*, d'Augier. L'auteur de l'adaptation a répondu à M. Robert de Flers, qui l'interrogeait sur les objections faites par la critique, les paroles suivantes :

J'avoue qu'avec la meilleure volonté, je n'arrive pas à percevoir la plus lointaine analogie entre la thèse simpliste d'Augier et l'étude de psychologie féminine si fouillée, si nerveuse, si pathétique qu'est celle de cette pitoyable Paula, loyale, jalouse, en proie aux fatalités qu'elle porte en soi-même, mariée à un homme généreux, paternel et passionné tout ensemble, à qui elle a tenu à ne rien cacher de sa vie, se prenant d'une sorte de tendresse, qu'elle rêve rédemptrice, pour la jeune fille de son mari (n'est-ce vraiment point neuf, cela ?), cette Paula, enfin, qui n'a jamais été une prostituée, qui n'a jamais menti et qui se tue, finalement, pour ne pas mentir devant le destin resurgi dans la personne de l'amant. L'ouvrage anglais nous montre un type absolument différent dans une convention morale diamétralement opposée.

Tout en étant aussi d'avis que la *Seconde Madame Tanqueray* rappelle bien des pièces françaises, telles que le *Mariage d'Olympe*, le *Demi-Monde*, *Frou-Frou*, M. Nozière, dans le *Gil-Blas*, estime que le personnage de Paula offre un réel intérêt :



M. Robert Charvay.

Mais le caractère de Paula Tanqueray et le développement de son irritation nerveuse qui aboutit au suicide, sont tout à fait dignes d'admiration. On sent bien que Pinero n'a point lu seulement nos auteurs dramatiques, mais qu'il possède le théâtre d'Ibsen. Certains traits de Paula nous font songer à Hedda Gabler, et la situation de Madame Tanqueray vis-à-vis d'Ellen rappelle l'isolement de la Dame de la Mer dans la demeure du docteur Wrangel. Mais Paula Tanqueray a cependant une vie propre, une individualité distincte : c'est un type qu'on ne saurait oublier.

Après l'examen du caractère de l'héroïne, passons maintenant à l'appréciation de l'ensemble de l'œuvre.

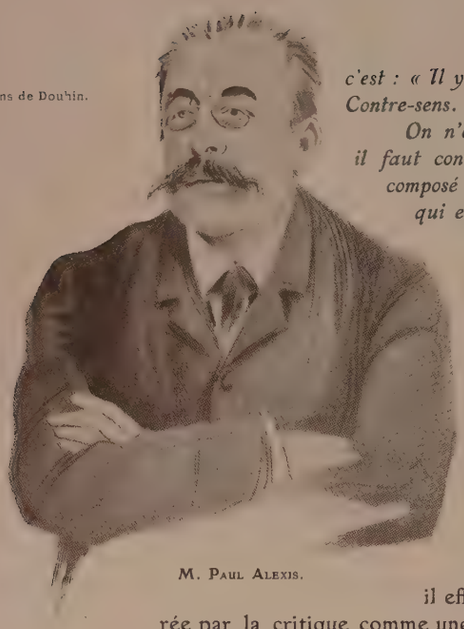
Le principal défaut de cette *Seconde Madame Tanqueray* est, selon M. Faguet, que « l'intérêt y est en ordre dispersé. » Plusieurs actions semblent s'y enchaîner. Quant à la pièce en elle-même, elle est, pour M. Faguet, « la synthèse de toutes les pièces relatives aux sots mariages, de toutes les pièces ressortissant aux mariages de déraison. » Mais l'œuvre n'en est pas moins curieuse, intéressante et renferme des scènes heureuses. C'est ainsi que l'aveu de la liaison de Paula avec le futur fiancé de sa belle-fille, apparaît à M. Faguet digne des plus chaleureux éloges :

Aux dernières limites de la fureur, Paula déclare qu'elle dira tout à son mari, et, en effet, elle le lui dit. Scène très belle, un peu longue, peut-être, où l'impossibilité de trouver une solution et la recherche désespérée d'une solution font une anxiété très dramatique où, du reste, un commencement (enfin!) de remords chez Tanqueray et une sinistre vision de l'avenir chez Paula forment un intérêt non plus seulement dramatique, mais tragique *d'une très vraie beauté.*

Quant au dénouement, il ne trouve pas grâce devant M. Faguet. Il nous expose spirituellement son avis au sujet du suicide de Paula :

Tout le public s'est écrié : « Les femmes de ce genre ne se tuent pas; elles vivent indéfiniment pour se torturer elles-mêmes et torturer les autres ». Et, ensuite, le dénouement est un contre-sens, parce qu'il est juste le contraire de la conclusion où vous voulez amener. Votre conclusion, c'était : « De tels mariages sont des cyclones qui ravagent tout ». Votre dénouement,

essins de Douhin.



M. Paul Alexis.

c'est : « Il y a des désagréments dans ces mariages-là, mais cela finit par s'arranger ; le corps étranger s'élimine ». Contre-sens. Quelle rage ont les auteurs d'inventer des dénouements qui ne sont que des accidents ?

On n'est donc point pleinement satisfait en sortant du drame intitulé : la Seconde Madame Tanqueray. *Mais il faut convenir d'une chose qui a quelque importance : on ne s'est pas un seul instant ennuyé. Le drame est composé d'épisodes, mais tous les épisodes sont intéressants. Je n'ai pas besoin de dire que c'est là un mérite qui emporte tout.*

Pour le *Falstaff* de M. Jacques Richepin, les avis sont peu partagés. On s'accorde à louer le jeune auteur de sa verve, de la grâce et de la belle allure de ses vers. Ses progrès sont suivis avec intérêt par la critique, qui l'encourage à persévérer dans la voie où il s'est si brillamment engagé.

Les Folies-Dramatiques enregistrent de nouveau un bulletin de victoire avec *Une Nuit de Noces*, de MM. Henri Kéroul et Albert Barré. Jugez-en par ce début de l'article de M. François de Nion :

Cette folie à beaucoup fait rire ; elle se pare des paillettes d'un esprit assez fin et parfois, à travers les grelots de sa marotte, laisse entrevoir le masque de la Comédie. Je ne serais pas surpris qu'elle fournit une longue carrière dans cet heureux théâtre qui ne surmène pas la critique.

Lorsque *Monsieur Betsy* apparut pour la première fois, sur la scène des Variétés, le 3 mars 1890, il effaroucha quelque peu ; aujourd'hui, la pièce de MM. Oscar Méténier et Paul Alexis est considérée par la critique comme une vieille connaissance qui compte nombre d'émules. M. Nozière, un de nos plus jeunes confrères, s'exprime ainsi :

Je souhaite que Monsieur Betsy *retrouve son succès de jadis. J'ai un penchant pour cette fantaisie d'un caractère bien spécial. J'ai relu ces jours-ci la pièce, et elle ne me semblait pas avoir de rides. Elle restait presque aussi jeune que le* Mari de la Débutante, *dont elle procède.*

Le nouveau spectacle de chez Antoine — *Papa Mulot* et l'*Assassinée* — a été très favorablement accueilli par la critique. La composition en est du reste heureuse, puisqu'elle offre deux ouvrages de caractère contrasté. Ainsi que le dit fort bien M. Camille Le Senne dans le *Siècle* : « *Papa Mulot* est l'étude à la fois minutieuse et vigoureuse d'un cas de conscience, » et « l'*Assassinée*, tirée par M. Grenet-Dancourt d'une nouvelle de l'humoriste Gaston Bergeret, est une anecdote dont la mise au « point scénique fait songer au répertoire de M. Courteline, bien que le texte original soit de beaucoup antérieur. »

Au sujet du fait, du point principal — un héritage mal acquis — autour duquel pivotent, en quelque sorte, les trois actes de *Papa Mulot*, M. Nozière émet la piquante observation suivante :

*Il ne faut pas oublier que M. Robert Charvay nous avait déjà montré d'honnêtes personnes que la perspective d'un héritage conduit aux pires expédients. Rappelez-vous le sujet de l'*Enfant du Miracle, *le joyeux vaudeville qu'il a écrit en collaboration avec M. Paul Gavault.*

Cl. Cautin et Berger.

M. Oscar Méténier.

Les questions d'héritage hantent donc l'esprit de M. Robert Charvay, qui, peut-être, a vécu longtemps dans la basoche.

En ce qui concerne l'intérêt que présente l'œuvre au point de vue littéraire et dramatique, je citerai le fragment suivant de l'article de M. Le Senne, où sont bien mis en relief les qualités de l'auteur :

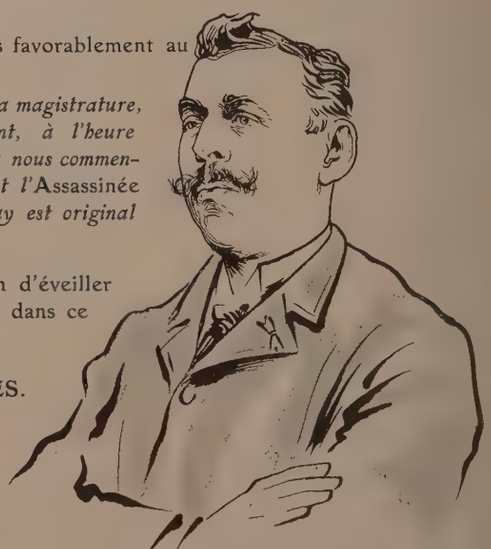
Le dialogue est rapide et serré, sans déclamation ni remplissage. Aucune emphase dans l'expression de l'angoisse qui torture Papa Mulot pris entre les protestations de sa conscience et sa détresse matérielle de pauvre hère : le cri du cœur d'un honnête homme qui ne se paie pas d'excuses spécieuses et qui refuse de salir ses mains au contact de l'argent d'une prostituée. Toute cette tempête sous un crâne — sous un humble crâne de petit employé — est supérieurement traitée ; et l'auteur n'a pas témoigné moins de sûreté d'observation dans l'étude réaliste des capitulations morales du reste de la famille Mulot. Voilà d'excellente tragédie bourgeoise et qui nous ramène aux beaux jours de l'ancien Théâtre-Libre.

Quant à l'*Assassinée*, M. Faguet en augure très favorablement au point de vue du succès.

*L'*Assassinée *aura beaucoup de succès. Les railleries sur la magistrature, juges d'instruction, ministère public, président d'assises, ont, à l'heure où nous sommes, quelque chose et même beaucoup de* déjà vu, *et nous commençons à en avoir assez ; mais pour le grand public, il y en a bien encore pour quelque temps, et l'*Assassinée *est une pièce bien faite, avec intérêt de curiosité suffisamment ménagé, et le rôle de Bernay est original et bien tracé. Le succès prolongé n'est pas douteux.*

Décidément, le Théâtre-Antoine a le vent en poupe ! Ses spectacles ont le don d'éveiller l'intérêt et de procurer une impression originale ; qualités particulièrement précieuses dans ce domaine de l'art dramatique, depuis si longtemps exploité en tous sens !

Albert DAYROLLES.



M. Grenet-Dancourt.

Cl. Rev. Théât.

Composition de MM. Ronsin et Bertin, pour le v^e^ acte de *Cyrano de Bergerac* : La Gazette de Cyrano.

LA MISE EN SCÈNE

« Le mouvement ! le mouvement ! — objecte « un correspondant, — la belle affaire ! C'est « un mot à la mode, en ce moment, parmi les « gens de théâtre ; cela rappelle le poumon de « la Toinette du *Malade imaginaire*, et n'a « guère plus de sens. L'essentiel, c'est la vérité « de l'accent, la justesse de l'inflexion, pour « employer le terme du métier. Le reste n'est « qu'erreur ou niaiserie... »

Hé ! là, hé ! là, merci, comme il y va, l'excellent correspondant ! Ah ! vraiment, le mouvement n'est rien ? Eh ! bien, il se trouve que, précisément, plusieurs des dernières nouveautés et reprises offrent à cet égard des exemples topiques. Le curieux, c'est qu'il ne s'agit pas d'un seul genre, mais de plusieurs, de sorte que l'on ne saurait arguer de la spécialité des cas. Vaudeville, comédie dramatique, mélodrame, comédie héroïque en vers, autant de sujets d'études fournis par l'actualité. L'on va bien voir si « le mouvement » signifie quelque chose ou non.

Le Palais-Royal a donné les *Dragées d'Hercule*, de MM. Bilhaud et Hennequin, et les Folies-Dramatiques *Une Nuit de Noces*, de MM. Kéroul et Albert Barré. Autant les *Dragées d'Hercule* sont présentées avec solennité, autant la *Nuit de Noces* se déroule sans façon. Ces dragées, on dirait que le metteur en scène les a prises au sérieux, qu'il croit à leur action et qu'il est sûr de leur efficacité. Et il tient à leur laisser le temps de produire tout leur effet ; il s'efforce de graduer savamment ce dit effet. Louable pensée, peut-être ; seulement cela permet au public de réfléchir. Et s'il réfléchit, l'impression cherchée est déjà moindre ; qu'il doute une seconde de l'efficacité des dragées en question, il ne rit plus alors que du comique des interprètes. Or, ce ne sont jamais les artistes eux-mêmes qui doivent agir sur le public, ce sont les personnages qu'ils représentent. Oui, Raimond a des ahurissements irrésistibles, mais c'est Raimond ! Oui, Lamy, Cooper sont désopilants, mais c'est Cooper, c'est Lamy !... Un spectateur, à la fin du premier acte, s'étonnait que tous les acteurs fussent habillés de gris ! Il s'en était aperçu, parce que le mouvement était défectueux...

Au lieu qu'aux Folies-Dramatiques, le metteur en scène d'*Une Nuit de Noces* n'a pas permis au public de respirer. Les interprètes sont de jeunes artistes déjà fort adroits, certes, mais dont aucun n'est encore bien connu. Qu'importe ! ils ont du sang, la fougue de leur âge ; rien ne les préoccupe, rien ne les arrête. Obéissant à l'impulsion qu'on leur a imprimée, ils vont d'un train d'enfer, riant de leurs personnages, des situations par où ils passent, communiquant leur folle gaîté à toute la salle, pâmée et subjuguée. Milo s'est fait une tête impayable, en laquelle on reconnaît — ou l'on ne reconnaît pas — celle d'un ancien directeur d'opérette ; cela ne fait rien, dès qu'il se montre, on se roule à l'unisson. Bouchard, lui, n'a rien changé à son physique, et l'on s'esclaffe avant même qu'il ait prononcé un mot. Garbagni s'effare de la façon la plus bouffonne ; on suffoque aussitôt qu'il entre.. Voici Guitty : c'est une houle de rires qui l'accueille !... Voici Modot, Prévost : on se tord !... Voici Marcelle Yrven, jolie comme un cœur, fraîche comme une rose, savoureuse comme une pêche veloutée : elle s'amuse pour elle-même, et c'est du délire !... La pièce court, vole, rebondit, amenant de nouveaux éclats... On suffoque, on étouffe !... Le mouvement, parbleu ! le mouvement !...

Veut-on des exemples d'un autre genre ?

Voici *Falstaff*, à la Porte-Saint-Martin. Ici, c'est différent. On a imprimé, à certains tableaux, un mouvement si rapide, que la marche de l'action en devient confuse, obscure, embrouillée. L'auditeur ne sait plus qui entendre ; il se perd dans la précipitation des répliques, il est incapable de reconnaître qui les lance. Et quand le prince Harry se montre sous la forme romantique de Krauss, quand apparaît la délicieuse figure de keepsake de M^lle^ Delphine Didier, quand survient Falstaff lui-même, dont Clerget a fait une outre énorme, surmontée d'une face en pleine lune, éclairée de deux petits yeux malins et naïfs à la fois, — même à ce moment on se demande encore : Qui parle ? Que dit-on ? — Comment saisir le burlesque d'une situation et s'en amuser, lorsqu'on tend avidement l'oreille... pour distinguer mal des bribes de dialogue ?...

> Faut du mouvement, pas trop n'en faut :
> L'excès en tout est un défaut...

M. Jacques Richepin n'a peut-être pas accordé suffisamment attention à ce précepte de la sagesse... du théâtre.

Cl. Rev. Théât.

M^lle^ Marthe Alex (Zoé). *"Nana"*. M^lle^ Louise Dauville (M^me^ Maloir).

Cl. Rev. Théât.

Une Scène de " Une Nuit de Noces "

M. Milo (Laverdet). — Mlle Yrven (Sidonie). — M. Bouchard (Gaston Durosel). — Mme Guitty (Mme Duportalle). — Mlle Clairville (Simone).

Quant au *Cyrano* de M. Coquelin aîné...

Quoi qu'il fasse, M. Coquelin aîné est surtout un grand « diseur ». Le meilleur de son art est dans sa parole, et il confond parfois le débit avec le mouvement. A lui, les immenses couplets qui n'ont jamais lassé ses lèvres ni altéré sa voix infatigable. Sans arrêt, sans monotonie, il les envoie vaillamment au public, les scandant, les détaillant avec une telle netteté qu'on n'en perd pas la moindre syllabe. Rien de plus rassurant pour la compréhension d'un ouvrage, surtout d'un ouvrage en vers.

Pourquoi M. Coquelin n'en use-t-il pas avec autant de scrupule en ce qui concerne « le mouvement »? Cyrano, c'est un être agité, d'esprit bouillonnant, qui ne tient pas en place. Rien ne marque mieux ce caractère que la scène du duel, au premier acte. A coup sûr, l'auteur a vu son héros tourbillonnant autour de son adversaire, le chargeant, bondissant, l'étourdissant avec la ballade qu'il lui improvise, en même temps qu'il lui porte ses coups les plus redoutables, jusqu'à ce qu'enfin, au moment de l'envoi, il touche!... Est-ce ainsi que cela se passe? Nullement. C'est Cyrano qui, sous les espèces de M. Coquelin, est pour ainsi dire rivé au sol, et récite sa ballade pendant que son adversaire s'agite, se baisse, s'allonge, saute comme un cabri, le tout sans souffler mot. Il y a là un non-sens évident, que « subit » le public sans se l'expliquer, et qui constitue de la part du maître comédien une erreur de mouvement.

A côté de lui, Mme Cora Laparcerie mène une Roxane pas très convaincue ; M. Volny, un Christian élégant et tendre, dont on ne remarque pas assez la scène monosyllabique, si difficile, et enlevée avec une ironie cinglante, en si parfaite harmonie avec la désinvolvure du gentilhomme ; M. Jean Coquelin, Ragueneau de bel entrain et de bonne humeur communicative (le voilà, le vrai « financier » qu'on cherche tant!) ; Mme Blanche Miroir, MM. Rozemberg, Gravier, Péricaud, celui-ci « premier cadet de Gascogne » doué d'un accent normand tout à fait original. Et il faut noter deux beaux décors : la plaine autour d'Arras et le jardin conventuel du cinq, avec la chute si mélancolique de ses feuilles d'automne.

Et il y a encore l'influence du « mouvement » dans la comédie dramatique et le mélodrame. C'est ainsi qu'à l'Odéon, la *Seconde Madame Tanqueray*, cette pièce anglaise de M. Pinero qui a obtenu un si triomphal succès de l'autre côté du détroit, a semblé languissante, monotone, ennuyeuse, un peu, parce que le « mouvement » en fut d'une lenteur maussade. Le metteur en scène s'est-il donc imaginé que les Anglais sont des gens guindés, glacials, funèbres comme il nous les montre au sortir d'un dîner mondain, à l'instant du thé, des alcools et des cigares? Allons donc! ce sont de joyeux gentlemen, qu'il a eu grand tort d'envelopper dans leur brouillard londonien. Il n'eût tenu qu'à lui de secouer la froideur de M. Kemm, qui ressemble singulièrement à M. Chamberlain ; de rendre M. Burguet tout à fait joyeux, comme un heureux célibataire porté sur le liquide, s'il en faut croire la remarquable tête qu'il s'est composée ; et ainsi des autres. Si Mme Berthe Bady ne produit pas un plus gros effet, le « mouvement » en est bien un peu cause. En revanche, Mlle Maille et M. Violet sont tout à fait bien.

Décors vrais, avec des ameublements à la Ruskin, où resplendit la célèbre cheminée de l'*Équilibre*, de M. Pierre Soulaine.

Enfin, à l'Ambigu, « mouvement » parfait pour la reprise de *Nana*. C'est Cassive qui le donne, et tous la suivent docilement.

Certes, il y aurait bien à redire relativement à certains détails de mise en scène : le bruit du ruisseau — vrai! — du troisième acte, l'ameublement de la chambre du Grand-Hôtel où meurt Nana, — mais tout cela est emporté dans le « mouvement » qu'imprime à la pièce l'admirable Cassive, qui non seulement s'y montre la comédienne joyeuse, bonne enfant, la succulente et délicieuse « blonde grasse » que l'on connaît, mais qui s'y élève à une grandeur tragique qu'on ne lui soupçonnait pas jusqu'ici.

Avec Nana, Armande Cassive s'est placée au rang de nos grandes étoiles..... Grâce au mouvement, elle a marché!

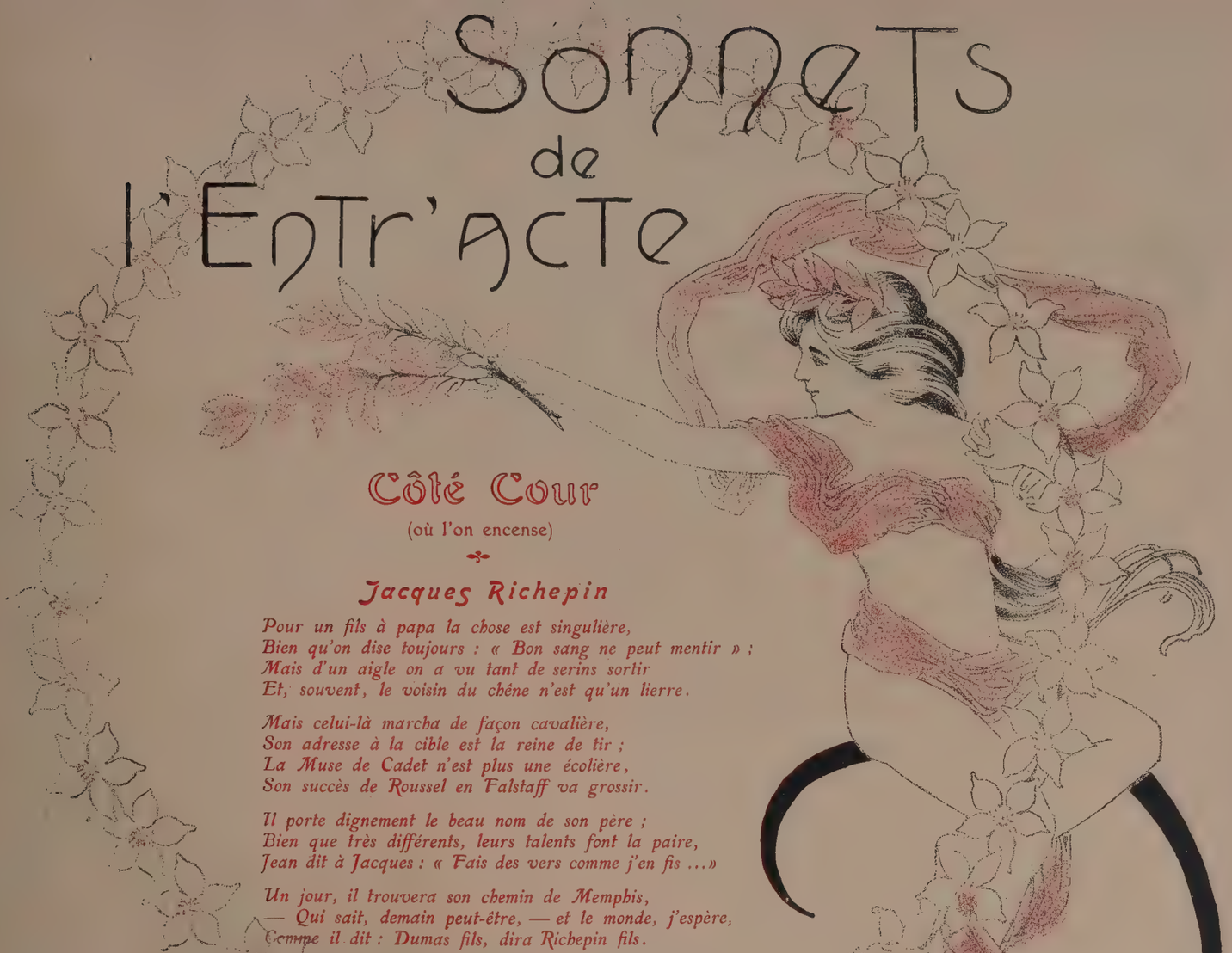
THÉODORE MASSIAC.

Une Scène de " Une Nuit de Noces ".

Cl. Rev. Théât.

M. Bouchard (Gaston Durosel). — Mlle Yrven (Sidonie). — Mme Guitty (Mme Duportalle).

Sonnets de l'Entr'acte



Côté Cour

(où l'on encense)

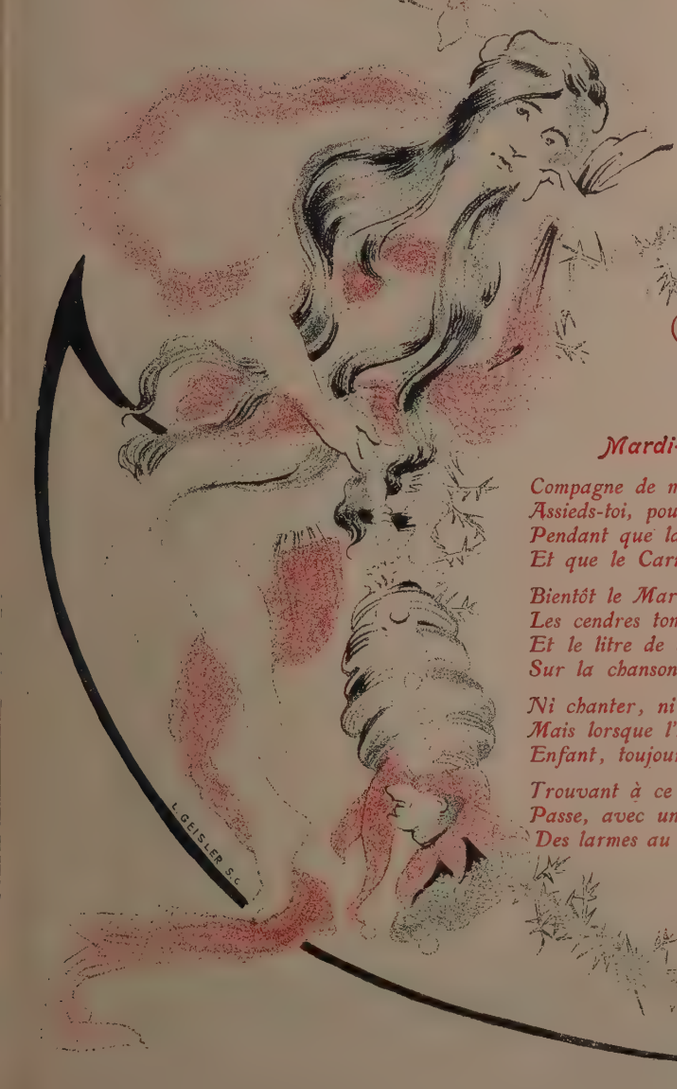
Jacques Richepin

Pour un fils à papa la chose est singulière,
Bien qu'on dise toujours : « Bon sang ne peut mentir » ;
Mais d'un aigle on a vu tant de serins sortir
Et, souvent, le voisin du chêne n'est qu'un lierre.

Mais celui-là marcha de façon cavalière,
Son adresse à la cible est la reine de tir ;
La Muse de Cadet n'est plus une écolière,
Son succès de Roussel en Falstaff va grossir.

Il porte dignement le beau nom de son père ;
Bien que très différents, leurs talents font la paire,
Jean dit à Jacques : « Fais des vers comme j'en fis ...»

Un jour, il trouvera son chemin de Memphis,
— Qui sait, demain peut-être, — et le monde, j'espère,
Comme il dit : Dumas fils, dira Richepin fils.



Côté Jardin

(où l'on bêche)

Mardi-Gras, Mercredi des Cendres

Compagne de mes jours, douce mélancolie,
Assieds-toi, pour rêver, au coin de mon foyer,
Pendant que la gaîté, dehors, souffle en folie
Et que le Carnaval finit de festoyer.

Bientôt le Mardi-Gras sera las d'aboyer,
Les cendres tomberont sur la joie abolie,
Et le litre de bleu vidé jusqu'à la lie,
Sur la chanson d'hier demain va larmoyer.

Ni chanter, ni pleurer, ce serait la sagesse ;
Mais lorsque l'homme est sage, hélas ! à quel âge est-ce ?
Enfant, toujours enfant, la sotte humanité,

Trouvant à ce jeu bête on ne sait trop quels charmes,
Passe, avec un plaisir étrange, en vérité,
Des larmes au fou rire et du fou rire aux larmes.

Henri SECOND.

L. GEISLER S.C.

SOUHIN.

Cl. Studio.

M. Ratineau. *"L'Interview."* M. Gouget.

THÉATRES A COTÉ

GRAND-GUIGNOL. — Après deux mois de succès, le Grand-Guignol a renouvelé son programme. Ce n'est pas l'absolue perfection ; mais le spectacle, en général, est agréable, prête à sourire, à rire et aussi empoigne, — pour parler du *Vieux de la Rouquine*, drame de M. Charles Foley, scène plutôt, car toute l'angoisse se dégage d'une situation dénouée sur un incident imprévu. La voici : Un vieux viveur, repoussé par une pierreuse, dont il s'est follement amouraché, rentre chaque nuit en état d'ivresse, ayant cherché l'oubli dans l'absinthe. Six, sept ! Or, se levant un matin, encore abruti par les libations, il narre à son domestique le cauchemar qui l'a épouvanté pendant son sommeil : un songe affreux, au cours duquel il assassinait et violait l'hétaïre, qu'il avait emmenée chez lui, et qui se refusait. Ce rêve, hélas, est de toute réalité : dans un placard gît le cadavre de la triste amante étranglée ; la porte ouverte, il s'étale sur le tapis.

Sans action, puisque de récit, ce rôle de vieux viveur exigeait, pour l'impression efficace, une autorité infaillible. Aussi fit-on choix de Dieudonné. Et ce fut attachant d'observer ce bel artiste dans son hébétude, d'abord, dans sa douleur, dans sa hantise et de suivre le développement croissant de sa terreur jusqu'à la fin horrifiante.

Et Madame, née Chausson, est une pièce de MM. Arthur Byl et Charles Quinel. L'histoire, amusante en ses détails, s'engage par la bisbille existant dans l'attelage Litron, au sujet de l'inassiduité de M. Édouard, amant de Madame, celle-ci faisant du potin comme chausson. Pourquoi l'excellent mari accepte-t-il une telle situation ? A cause d'un gros héritage dont l'un des conjoints sera bénéficiaire. Institué légataire universel, M. Litron va donc pouvoir flanquer l'amant et la femme à la porte ! Non : l'acte lui enjoint de vivre en bonne intelligence avec celle qui le ridicoculisa. Lors Litron, né plus chausson que sa femme, décide de l'adorer. Et on dit que l'argent ne fait pas le bonheur !

MM. Rambert, Gouget, Mlles Meryem et Launay mènent très bien cette quadruplette — car Mlle Launay pédale aussi, comme bonne à tout refaire.

Elle est plutôt cruelle, la charge croquée par M. Octave Mirbeau : *Interview* — cruelle pour le reportage ; et pourtant... malgré sa suffisance, son verbiage, il n'est pas banal, cet informateur désinvolte, de faconde étourdissante, stupéfiant par sa surabondance de termes scientifico-littéraires, émis avec tant de volubilité par M. Gouget. Dieu vous préserve de sa visite ! Certainement, dix ivrognes eussent mieux fait l'affaire de M. Ratineau, mastroquet interviewé — et de bonne trogne.

La saynète de M. Vallotton s'intitule : *Un homme très fort*. Elle était toute désignée pour lever le rideau.

AUX CAPUCINES. — Suivant une tactique offensive, M. Mortier fait donner son escadron volant, protégé par six pièces de certaine portée. Lors, dans *Tactique offensive* même, un lieutenant de dragons, ayant enfoncé une porte ouverte, est porté à l'ordre du soir. Cet effet moral permet au cavalier Miserere (lisez Abel Hermant) de tenter un autre exploit. Le voici, grâce à sa bonne *Philippine*, sabrant le carré du sentiment, aux prises avec son ex-épouse qui ne demande qu'à se laisser vaincre — et qu'il ne vainc pas, de crainte de passer pour un pompier. — Cette action héroïque, étant donné le regret de l'excellente Mlle Devoyod, qui met bas les larmes, provoque certain désarroi. Pour n'avoir pas voulu d'un dénouement « vieux théâtre, » M. Abel Hermant, malgré le charme de son dialogue, allant à l'encontre de l'attente générale, s'est privé du franc succès. C'est son droit.

Le droit de M. Jean Lorrain était-il de mettre sa *Ludine* en pièces ? Oui ?... Non ?... En tous cas, il a flagellé de rude main certaine personnalité. Après cela, nos Pearl perdront-elles moins souvent leur collier et ne feront-elles plus notre joie qu'en des tableaux qui, pour être davantage animés, doivent se développer en des lieux plus intimes ? Belle Ludine, on désespère... alors qu'on espère toujours. Incarnation plus exacte de la théâtreuse, en quête de notoriété par le scandale, ne pouvait être plus spirituellement donnée que par l'excellente et fine Mlle Marcelle Bordo. Aussi bien, l'a-t-on très fêtée, surtout après la scène d'auscultation, où elle veille à empaumer le docteur qui, surpris par l'amant de cœur, doit causer l'esclandre. Naturellement, Ludine a une mère, Mlle Lola Noyr. Ah ! cette mère !... Avec quelle imperturbabilité elle dit des choses énormes, et que drôles sont Mlle Eugénie Noris, marchande à la toilette, et M. Berthelier, amant de cœur.

Avec MM. Jules Moy et de Rouvray, on peut s'attendre à quelque joie. *En revenant de Jéricho* ne tachera pas la réputation des auteurs. De la situation de cet israélite devenu catholique, et de ce catholique mué en israélite, tous deux mécontents de leur nouvelle religion, naissent des incidents vraiment hilarants. Leurs réflexions portent à l'extrême gaîté ; elles sont d'ailleurs formulées par MM. André Dubosc et Berthelier, qui leur font un heureux sort.

Et la soirée se termine par une gentille opérette de MM. André Alexandre et Peter Carin, *Rose-Mousse*, musique de M. Charles Lecocq. Le sujet : deux coqs dînent au restaurant, une poule survient et la guerre est allumée. La poule préfère le coquelin et la guerre est terminée. Cela, agrémenté d'ariettes susurrées par Mlle Nell — au frais atour ; par Mlle Noris, qui n'a pas l'atour de Nell, mais dont le cœur est une salamandre d'excellent tirage — quoi qu'en pensent MM. Simon Max et Léon Berton, satisfaits du foyer auquel ils s'enflamment — très bien, j'en conviens.

Henry FRANSOIS.

Cl. Studio.

"Le Vieux de la Rouquine".

CONCERTS et MUSIC-HALLS

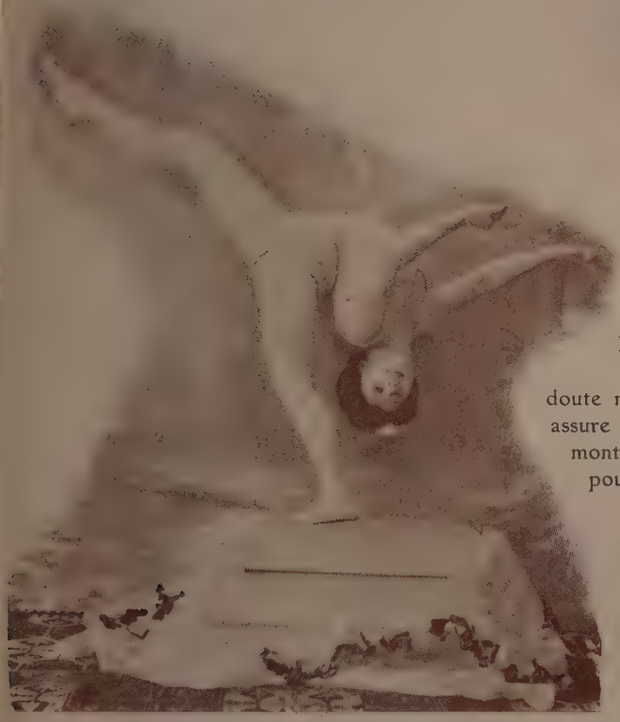
Au Nouveau-Cirque

MISS ALETHEA

Voilà de quoi renverser toutes les notions des enfants que l'on conduit au Cirque.

Combien de fois ont-ils entendu tonner à leurs oreilles la terrifiante voix maternelle, clamant : « Redresse-toi. Pour être gracieuse, une petite fille doit savoir se tenir droite. »

Or, le prodige que leur offre le cirque de la rue Saint-Honoré est tel : une jeune fille, jolie à souhait, qui loin de se tenir droite affecte au contraire les courbures les plus invraisemblables, qu'elle soit repliée en arrière, roulée en boule, les pieds ramenés jusque sur la poitrine, par-dessus les épaules. Mais le merveilleux, c'est qu'elle n'a point de ces attitudes lamentablement cassées, disloquées, point de ces rictus douloureux qui contractent la face de nos habituels hommes-serpents ou femmes-caoutchouc. Miss Alethea ne fait aucun mouvement qui ne soit d'une aisance gracieuse, d'une stupéfiante facilité apparente. Son sourire n'est point causé par un effort prolongé. Elle ondule, souple comme les lianes ou les couleuvres : elle est de même nature qu'elles.



Miss Alethea a vingt ans; elle est anglaise, pour faire sans doute mentir le proverbe qui proclame la raideur britannique. On assure même que, par patriotisme, elle s'est toujours refusée à se montrer ailleurs qu'en Angleterre. Elle n'a fait d'exception que pour le Nouveau-Cirque.

Mon excellent ami, M. Montero, l'un des speakers du cirque, qui fut, en son jeune temps, un des professionnels de la dislocation, me confiait en ces termes les déboires du métier :

« Quel sale travail ! Quand j'ai commencé, « j'avais cinq ans. Mon directeur s'asseyait, me « plaçait le dos en travers de sa cuisse, puis « appuyant d'une main sur mes épaules et « de l'autre sur le bassin, il me pliait gra- « duellement jusqu'à ce que mon échine, jour par jour, eut acquis la souplesse nécessaire.

« Il ne faut rien brusquer, bien entendu, dans un pareil apprentissage, sinon on casse..... « Mais vous voyez à quels résultats on arrive, à condition de travailler sans cesse. Car il ne « faut pas arrêter un seul jour, autrement, crac, vous devenez plus raide, en deux ans, qu'un « morceau de bois sec. »

L'excellent homme eut un soupir.

« Croyez-vous que le public apprécie la difficulté de ce travail ! Il ne peut pas, puisque « l'artiste s'attache à le rendre apparemment facile. Et pourtant si vous saviez la dureté de cette « application quotidienne, la continuelle abstinence rendue nécessaire. Il faut suivre « un régime, étudier avec soin le choix de ce que l'on mange, dormir ni trop ni « pas assez, et tant d'autres précautions que j'oublie. Tout cela pour gagner un peu d'ar- « gent dont on ne jouit pas.

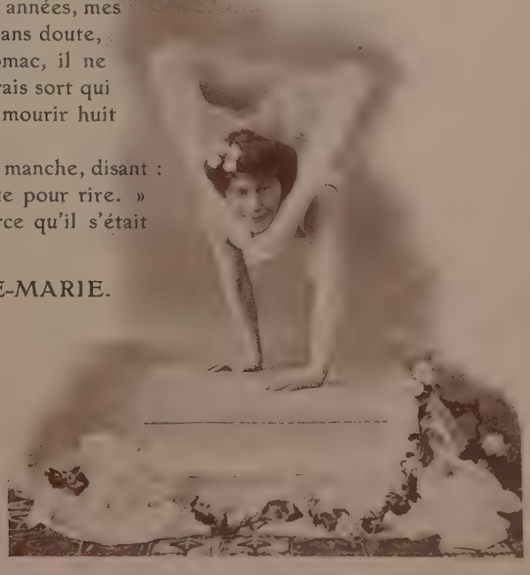
« J'en ai vu des tas, moi, travailler la dislocation. Les uns, la dislocation en arrière, ce que nous appelons « aussi souplesse : l'exercice d'Alethea. Les autres, la dislocation en avant, plus difficile peut-être, moins gracieuse aussi et très « rare aujourd'hui. Il est d'ailleurs curieux de constater que les deux exercices sont absolument différents. On cite les artistes « capables de faire les deux dislocations indistinctement.

« Eh bien, quand ils avaient fait ce métier-là quelques années, mes « pauvres amis y renonçaient bien vite. De mauvais gré, sans doute, « mais d'avoir tant écrasé leurs poumons et leur estomac, il ne « leur restait guère de forces pour résister au mauvais sort qui « guette les pauvres acrobates. J'en ai bien vu mourir huit « sur dix. »

Et M. Montero s'essuyait les yeux, de sa manche, disant : « Parlons d'autre chose ! On est au Cirque pour rire. »

Dans un coin Chocolat pleurait, parce qu'il s'était tordu le pied.

R. SAINTE-MARIE.



Phototypes Saint-Senoch.

Cl Thurmann.

M. Alex. Girardi, du Théâtre An der Wien.

Le Théâtre à l'Étranger

LE THÉATRE A VIENNE. — La saison a commencé, en quelque sorte, avec les représentations, au Théâtre de la Burg, de la pièce de M. Octave Mirbeau : les *Affaires sont les Affaires*. Venu à Vienne, pour la circonstance, l'auteur a estimé l'acteur Hartmann, qui interprète le rôle de Lechat, bien au-dessus de son camarade berlinois. On raconte que M. Mirbeau, qui avait assisté à la première dans la loge directoriale, avait tenu, comme Napoléon après une victoire, à féliciter ses braves, et qu'il lui arriva, de même qu'à M. Charpentier, après *Louise*, de se borner, quand il eut prononcé quelques phrases, à une pantomime vive et animée, personne ne comprenant un mot de ce qu'il disait, sauf M. Hartmann, qui parle le français comme l'allemand. M. Mirbeau faisait de grands gestes de bras, ses auditeurs secouaient la tête, et l'on se comprenait tant bien que mal. N'empêche que les Viennois ont fort goûté les *Affaires sont les Affaires*.

La Josefstadt a donné *Crainquebille*, de M. Anatole France, traduit par le correspondant parisien du *Berliner-Tagblatt*. Celui-ci avait remplacé dans le texte les expressions parisiennes par des synonymes berlinois, un Viennois mit le dialogue au point de Vienne et l'on s'apprêta à passer. Or, voilà qu'on apprit, soudain, que Coquelin cadet et sa troupe allaient arriver à Vienne et y donner *Crainquebille* en français. M. Jarns, le directeur-acteur de la Josefstadt, mit alors les bouchées doubles et parvint à donner l'ouvrage quarante-huit heures avant son concurrent parisien. Tous deux ont obtenu un franc succès, et *Crainquebille* a été fort goûté dans les deux langues. Même, à la Josefstadt, la soirée fut qualifiée de franco-russe, parce qu'en même temps que *Crainquebille* on avait joué la *Recommandation*, de M. Max Maurey et l'*Ours*, de M. Tchéchoff. C'est d'ailleurs la Josefstadt qui a le monopole des pièces parisiennes. La saison dernière, on y avait donné la *Passerelle*, trouvée passablement risquée par les bourgeois de Vienne. Actuellement, c'est le tour de l'*Enfant du Miracle*, baptisé les *Trois Cents Jours*, qui fait pousser des cris de pudeur en remplissant la salle tous les soirs.

Le Deutsches-Volkstheater, plus vaste et plus familial, a donné une *Marie-Thérèse*, de M. François de Schantann, pour la rentrée au théâtre de Mme Catherine Schratt, autrefois à la Burg. On affirme qu'à cette *Marie-Thérèse* aurait collaboré complaisamment S. M. l'Empereur François-Joseph, en mettant ses souvenirs et ses connaissances à la disposition de l'auteur. Succès d'estime, auquel le nom de Mme Schratt et ses célèbres bijoux ajoutent un réel intérêt local.

Le même théâtre a perdu Mme Hélène Odilon, célèbre par ses démêlés conjugaux avec l'acteur populaire Girardi, son premier mari. Un instant la reine de Vienne, — quand elle joua Mme Sans-Gêne, Chrysis, la Dubarry, — Mme Odilon est atteinte d'une paralysie générale qui lui ravit l'usage de la parole. Elle est remplacée par Mlle Petri, réputée déjà pour sa beauté. En outre, dans *Heureuse*, de MM. Hennequin et Bilhaud, c'est Mme Paula Worms qui tient le rôle de Mme Réjane. Quant au *Secret de Polichinelle*, il n'a pas retrouvé, à Vienne, son succès du Gymnase. Entre autres griefs, la critique lui a reproché d'être une pièce un peu trop « genre allemand. »

Le Deutsches-Volkstheater est habilement dirigé par MM. Dutrovics et Weisse, qui comptent donner encore, au cours de cette saison : l'*Adversaire*, de MM. Capus et Arène ; *Zapfenstreich*, de M. Beyerlein et *Der Getreul Eckhard*, de M. J.-J. David.

Pour l'Opéra, outre la reprise de la *Juive*, d'Halévy, qui a fait sensation et a valu un gros succès à M. Malher et à ses excellents artistes, on y a donné deux nouveautés : *Der Saule Hans*, de Nedbal, et la *Bohême*, de M. Puccini. la *Perle de l'Ibérie*, du maître Hellmersberger, fait toujours florès, surtout son délicieux ballet.

A An der Wienn, *Brüder Straubinger*, avec Girardi, le *Toréador* et le *Mikado*, deux opérettes anglaises, de M. Sydney Jones, se partagent l'affiche, qu'ils ne semblent pas vouloir quitter. Notons encore : *M. le Professeur*, œuvre d'un jeune compositeur aveugle, M. Béla von Ujj, et le *Maire*, nouveauté de M. Harry Berté.

Cl. Thurmann.

Les premières danseuses de l'Opéra de Vienne, dans le ballet la *Perle de l'Ibérie*.

Le Carl-Theater, où M. Coquelin aîné jouait en octobre dernier, est revenu tout à l'opérette. Troupe absolument remarquable avec MM. Blasel (le directeur, un des meilleurs artistes de Vienne), Treumann, Streismann; MMmes Guntter et Biedermann, celle-ci la plus accomplie des soubrettes viennoises. C'est au Carl-Theater que joue Miss Mary Halton, qui y a créé, en anglais, la *Geisha*, et de laquelle on a beaucoup parlé lors du dernier voyage du roi des Belges, à Vienne. Quant au répertoire, il est très varié. Nous mentionnerons surtout *Rostelbinder* (le tonnelier), de M. Lehar, le grand succès de l'année précédente, qui doit être joué à Paris, à ce qu'on assure.

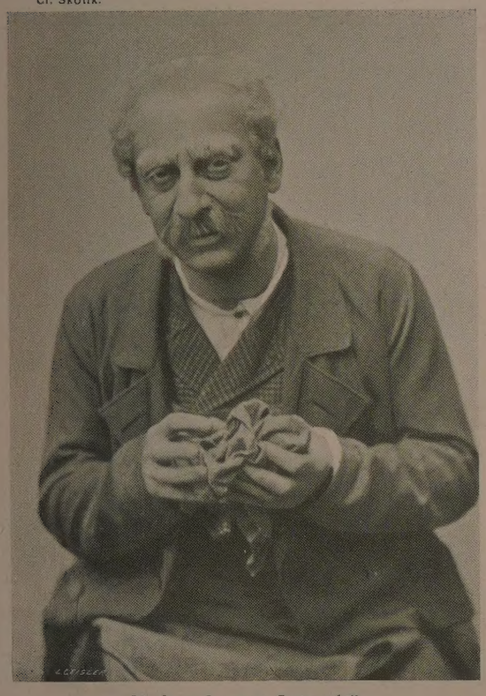
On prépare *Der Gottergatte*, du même compositeur Lehar.

Pour finir, notons *Lichsünde*, au Raimund-Theater, ainsi qu'une entreprise munichoise, genre Chat-Noir : les *Onze Bourreaux*, tournée artistique d'Henry, — autrefois directeur à Munich de la *Revue Franco-Allemande*, — dont la principale attraction se nomme Marya Delward.

Le théâtre, comme on voit, ne chômera pas à Vienne, cette saison.

Louis BRESSE.

Cl. Skolik.



M. Josef Iardo en Crainquebille.

LE THÉATRE A MONTE-CARLO. — Il faut louer hautement les tentatives hardies auxquelles le théâtre monégasque sert en même temps de prétexte et de tremplin.

Des talents ignorés et des œuvres inconnues ont trouvé, dans ce milieu artistique et éclairé, l'accueil convoité qui ouvre la porte par laquelle passe le succès. De jeunes maîtres ont vu, grâce à cette heureuse initiative, leur nom sorti de l'oubli pour être livré, sans transition, aux exquises et troublantes sensations de la gloire.

En montant *Pyrame et Thisbé*, l'administration du Casino a obéi à la tradition. M. Edouard Trémisot est l'auteur du poème et de la musique du drame lyrique, en deux actes, qui vient d'être représenté avec ce soin et cette exactitude qui sont les premiers facteurs de la réussite.

Le début de M. Trémisot a confirmé la bonne opinion de ses partisans. L'œuvre révèle d'indiscutables qualités dramatiques et le compositeur a fait preuve, en l'écrivant, d'un tempérament dont il a le droit de tirer vanité.

Le poème, il est vrai, témoigne, en plusieurs endroits, d'une évidente inexpérience. Mais cette faiblesse du librettiste n'atteint pas la réputation du musicien, dont la compétence, en matière de mélodie, s'affirme avec une autorité pleine de promesses pour l'avenir.

M. Laffitte, sous les traits du jeune Pyrame, montra beaucoup de charme naturel et de passion communicative.

Thisbé avait pour interprète Mme Jeanne Laffitte, douée d'une voix bien tenue qu'elle conduit avec aisance. Son jeu expressif procède de la bonne manière.

MM. Gilly et Aumônier ont ajouté au bon ensemble d'une interprétation qui s'est déroulée au milieu de fort beaux décors que M. Visconti a brossés avec sa maëstria habituelle.

L'opéra de M. Leoncavallo, *Paillasse*, s'est trouvé superbement représenté. M. Alvarez, le ténor applaudi, fut un Canio à la fois admirable et tragique. Le baryton Renaud a, sous le masque de Tonio le bossu, fait revivre un personnage parfaitement étrange et extraordinairement pittoresque.

Cantatrice experte et comédienne adroite, Mlle Noria figurait Nedda. Elle fit preuve, dans ce rôle, d'une grande expression dramatique ajoutée à une coquetterie tout à fait agréable.

M. Léon se montra excellent en Beppo et M. Gilly fut un Silvio aimable et plein de verve.

Ces deux ouvrages, inscrits sur le même programme, furent conduits à la victoire par M. Léon Jehin, dont le brillant orchestre se recommande de qualités qu'il est devenu puéril de louer.

La représentation des *Contes d'Hoffmann*, comportant l'acte de Venise, reconstitué par les soins de M. Gunsbourg, a eu un très gros succès.

La musique de cette œuvre, assez mal connue, a été fort goûtée. L'interprétation profitait du talent de chanteurs tout à fait remarquables : M. Renaud qui, depuis les représentations de la *Damnation de Faust*, à Paris, et son lumineux passage à la Gaîté, poursuit une carrière fortunée ; Mme Landouzy, dont on apprécie la voix si facile et si pure ; Mme Deschamps-Jehin, artiste impeccable, Mlle Mary Girard ; MM. Salignac, Chalmin et M. Baër de l'Opéra, qui montre d'agréables qualités de comédien.

Un très joli ballet, au premier acte, a valu de grands applaudissements à Mlles Zambelli et Salle.

Les décorations de M. Visconti ont été, comme toujours, très admirées, et l'on s'est beaucoup intéressé aux curieuses projections de M. Frey, qui créent des décors mouvants d'une composition ravissante et parés de merveilleuses couleurs.

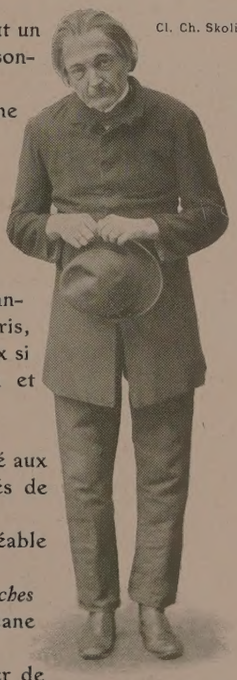
Il faut donner des éloges à l'orchestre de M. Jehin, qui a traduit avec beaucoup de délicatesse l'agréable partition d'Offenbach.

Les spectacles du Palais des Beaux-Arts ont leurs habitués et leurs fervents. On a franchement ri à *Franches Lippées*, de Tristan Bernard. Les applaudissements sont allés, nourris, aux interprètes : Mmes Laporte, Jane Organ et Ista; MM. Maurice Lamy, Poudrier et Ista.

Ces matinées, habilement variées, font la joie des familles qui doivent à leur genre de vie de se coucher de bonne heure.

Charles LIMOUZIN.

Cl. Ch. Skolik.



M. Gustave Maran
dans la *Recommandation*, de Max Maurey.
(Théâtre de la Josefstadt).

Nous devenons de plus en plus rétrogrades, chères lectrices.

Les coiffures « Directoire, » les fichus « Marie-Antoinette » ne nous suffisent plus ; il nous faut emprunter encore à notre « vieil arsenal. »

La jupe « plate, » « collante, » avec « volant en forme, » qui vous dessinait si merveilleusement, a fait son temps.

Nous revenons à la jupe froncée « Bonne Femme, » avec plis à la « Religieuse » ; et, à tout prendre, elle a son cachet et son élégance, surtout pour les personnes grandes et minces.

Le corsage est également froncé à l'encolure et orné de manches volumineuses qui le font quelque peu ressembler à un déshabillé.

Il paraît, d'autre part, que le confortable et l'élégance ne sont plus exclusifs l'un de l'autre, et que désormais vous pourrez lutter avec avantage contre rhumes et coryzas sans nuire à l'harmonie de vos « dessous élégants. »

Nous avons admiré, dans un magasin des boulevards, de délicieuses chemises en jersey d'un style irréprochable, avec pantalons assortis, ornés de fine dentelle.

Pour tout dire, ils côtoyaient des bas presque entièrement ajourés de « Chantilly » qui sont, paraît-il, le dernier cri de la mode, mais nous ont paru quelque peu hors de saison.

Logique et contradiction!...

TSARRAM.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE. — Le volume de luxe à bon marché vient enfin de voir le jour. Pour 95 centimes par mois, tout le monde va pouvoir devenir bibliophile, grâce à *Modern-Bibliothèque*, nouvelle collection illustrée, imprimée avec soin sur papier couché.

Ont déjà paru : *Cruelle Énigme*, par Paul Bourget, de l'Académie française, avec 75 illustrations, d'après les aquarelles de A. Calbet; *Flirt*, par Paul Hervieu, de l'Académie française, avec 60 illustrations, d'après les aquarelles de F. Bellanger.

Paraîtront successivement, à raison d'un volume par mois, des œuvres de André Theuriet, Octave Mirbeau, Abel Hermant, Maurice Barrès, etc.

0 fr. 95 le volume broché (1 fr. 25 franco) ; relié toile : 1 fr. 50 (1 fr. 90 franco). Arthème Fayard, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

A la *Librairie PERRIN : Les Routes d'Arles*, par André Godard. L'auteur, qui est à la fois un érudit et un poète, évoque tour à tour devant nous les gloires païennes et chrétiennes du pays d'Arles. Et ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre de faire des parts presque égales à la documentation et à la fantaisie, si bien qu'on peut dire qu'il unit à la précision d'une sorte de guide le prestige d'un véritable roman.

Chez *CALMANN-LÉVY : Elias Portolu*, roman de Grazzia Deledda, traduit par M. G. Herelle. C'est l'histoire, très audacieuse, d'un homme qui, ravagé par les angoisses d'une passion terrible, se fait prêtre pour échapper à la tentation. Considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature italienne contemporaine, ce livre méritait de fixer l'attention de l'excellent traducteur G. Herelle, à qui l'on doit déjà tant de restitutions justement remarquées.

Chez *Alphonse LEMERRE : Les Sans-Scrupules*, par Alphonse Georget, sont un livre bien moderne, même actuel, à une époque où l'intrigue devient un facteur si considérable de la vie sociale. Cet ouvrage, d'une observation aiguë, décrit avec une ironie cinglante les ridicules sociaux et les fouaille impitoyablement. *Les Sans-Scrupules* confirment Alphonse Georget en la place des plus honorables que lui assurèrent deux œuvres précédentes : *Cœur brisé* et *Artistes*.

A la même Librairie : *Les Poésies fantastiques*, par Gabriel Martin. *Les Arts et les Lettres*, 2e série, par Léon Riotor. Léon Riotor est un de nos critiques qui traitent des choses de l'art avec le plus de conscience et de charme. Les différentes monographies réunies dans cet ouvrage révèlent une étude très sûre du sujet traité ; on a conscience, en les parcourant, que l'auteur ne remplace pas les faits et les détails par de la phraséologie. A citer, parmi les pages les mieux venues, deux attachantes interviews de Banville et d'Alphonse Daudet et un chapitre très documenté sur l'Art Théâtral à Paris.

Librairie OLLENDORFF : La Jeunesse de Paul Méliande, par Jules Sageret, observe avec une louable sincérité la psychologie d'un jeune homme moderne, C'est un livre susceptible d'intéresser tous ceux qui ont la juste préoccupation de l'évolution profonde que subit, en ce moment, ce que l'on a appelé les classes dirigeantes.

Le Chemin de la Gloire, de Georges Ohnet. Dans cette œuvre, le célèbre auteur du *Maître de Forges* étudie l'influence que peut avoir sur les vrais artistes la vie trop mondaine.

CARTES POSTALES. — En raison de la vogue toujours croissante des cartes postales illustrées, nous sommes heureux d'offrir, à nos abonnés et acheteurs, des séries de cartes postales choisies avec soin parmi celles réputées les meilleures et les plus artistiques, communiquées par le journal *Le Cartophile Illustré*. Sur les prix ci-dessous, nous faisons une remise spéciale de 20 %.

Quand on fait sa Cour, 10 cartes au bromure, 5 sujets, scènes de genre amoureux	2 »
Études d'après les aquarelles de Rossi, 12 cartes, 6 sujets, série très artistique	1 75
Le Roman de l'Ouvrière, 12 cartes au bromure, 6 sujets, série de genre amoureux	2 »
Les Patineurs, 10 cartes artistiques et humoristiques en couleurs, sur les plaisirs du patinage	1 75
Les Sports comiques, 12 cartes, 6 sujets, d'après les tableaux de La Roque et Don d'Uz	1 75
Cairo, 10 cartes métalliques, avec sujets en relief, série de haut luxe	3 »
Nos Souverains, 10 cartes artistiques en couleurs, charges des souverains d'Europe, par Melina	2 »
Les Œufs de Pâques, 6 cartes artistiques, sujets enfantins en couleurs	0 90
Petits Soldats, 10 cartes en couleurs, série amusante, par Léal de Camara	1 50
Japon et Russie, 6 cartes artistiques, représentant les personnages du pays se disputant leurs timbres-poste	1 20
Ce que disent les fleurs, 10 gentilles cartes à l'aquarelle, sujets enfantins mêlés aux fleurs. Le nom des fleurs et les symboles en lettres perlées	2 »
La Guerre Russo-Japonaise, 6 cartes de petits soldats russes et japonais faisant la guerre pour rire, série en couleurs	0 90

Les frais d'expédition pour chaque collection, soit 0 fr. 10 pour 10 cartes, et 0 fr. 05 pour chaque collection de 10 cartes suivantes dans un même envoi. Recommandation 0 fr. 10 pour la France, la Corse, l'Algérie et la Tunisie, 0 fr. 25 pour tous les autres pays.

Le Gérant : Charles RICHARD

AVIS AUX ARTISTES

Le Rayon de FARDS pour Ville et Théâtre, le plus grand et le mieux assorti se trouve

Maison BAUDIS & MANILÈVE

Spécialité des Maisons :
Dorin, Mothiron, Leichner, Bourjois, Talier
Potonié, Ch. Fay, Morin, Panafieu, etc.

à la PARFUMERIE des GALERIES SAINT-MARTIN

11-13, Boulevard Saint-Martin (Première Parfumerie de Paris)

TÉLÉPHONE 212-11 — Envoi franco du Catalogue général sur demande

Rouge à lèvres, Blanc liquide, Produits pour la beauté des yeux, Toilette des ongles, Dépilatoire, Beurre de Cacao pour dégrimer.
Tous les Articles sont vendus dans les mêmes proportions de BON MARCHÉ.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.
SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ CALAIS)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans chaque sens	entre	Paris et Bruxelles	Trajet en	4 h. 30
3	—	— —	—	Paris et Amsterdam	—	9 h.
5	—	— —	—	Paris et Cologne	—	8 h.
4	—	— —	—	Paris et Francfort	—	12 h.
4	—	— —	—	Paris et Berlin	—	18 h.
		par le Nord-Express			—	16 h.
		par le Nord-Express, bi-hebdomadaire			—	51 h.
2	express	dans chaque sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg	—	46 h.
1	express	dans chaque sens	entre	Paris et Moscou	—	62 h.
2	—	— —	—	Paris et Copenhague	—	28 h.
2	—	— —	—	Paris et Stockholm	—	43 h.
2	—	— —	—	Paris et Christiania	—	53 h.

Ah! ah!.. disparus!.. évaporés!.. finis!...

MES BOUTONS!

Merveilleux!

CE

SAVON DE TOLÉDO

ANTISEPTIQUE

Un véritable secret de beauté... Finement parfumé, sous son action la peau devient souple... blanche.. douce... Une véritable peau de pêche... Essayez et vous serez stupéfait et... ravi... Avec ça pas plus cher que les autres.. Demandez-le chez les Parfumeurs, Pharmaciens, Herboristes, Grands Magasins, etc.

MILLE DÉPOTS DU SAVON TOLÉDO rien que dans Paris.

VENTE EN GROS : *43, Boulevard de Belleville, 43, PARIS.*

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1903-1904

Billets d'Aller et Retour de Famille

POUR LES STATIONS THERMALES ET HIVERNALES

DES PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

Des billets de famille de 1re, 2e et 3e classes, comportant une réduction de 20 à 40 % suivant le nombre de personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours de 300 kilomètres (aller et retour compris).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Paris à Londres viâ Rouen, Dieppe et Newhaven par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.
Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours. — 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois. — 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les Voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 du matin, 9 heures du soir. — Arrivée à Londres (London-Bridge) : 7 heures du soir, 7 h. 40 du matin ; (Victoria) : 7 heures du soir, 7 h. 50 du matin.

Départs de Londres (London-Bridge) : 10 heures du matin, 9 heures du soir ; (Victoria) : 10 heures du matin, 8 h. 50 du soir. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 40 du soir, 7 h. 15 du matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec w.-cl. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécal du service de Paris à Londres.

UNION DE LA PROPRIÉTÉ

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Société Générale d'Assurances

CONTRE LE

VOL ET AUTRES RISQUES

SIÈGE SOCIAL : 23, Rue Le Peletier.

TÉLÉPHONE 297-82.

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89 — *30, Faubourg Montmartre*

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

CREME SIMON

Fleurs naturelles de LION Fleurs

les plus appréciées pour les Couronnes et Fleurs de deuil

Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.

Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidées depuis 30 fr.

LIVRAISONS IMMÉDIATES

LION FLEURS, *2 et 19, Boulevard de la Madeleine.*

Téléphone 247-25

Contre LA **CHUTE** DES **CHEVEUX**

Pour le **NETTOYAGE** de votre **CHEVELURE**

Faites usage du Merveilleux **Pétrole HAHN**

ANTISEPTIQUE

Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.

ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable **Pétrole HAHN**, préparé par **F. VIBERT**, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, **Avenue des Ponts**, à **LYON**.

Indispensable à toutes les Ménagères
ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MECANIQUE

Avec cette reprise use n'importe qui peut faire des reprises invisibles, vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.

4f75 *franco pour la France et les Colonies,* CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.

Seul Concessionnaire : **L. WEISER**,
11, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL 200 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursales : *134, rue Réaumur (place de la Bourse),* } à Paris
— *6, rue de Sèvres.*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger). — **Souscriptions sans frais. — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.). — **Escompte et Encaissement de coupons. — Mise en règle de titres. — Avances sur titres. — Escompte et Encaissement d'Effets de Commerce. — Garde de titres. — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages. — Transport de fonds** (France et Etranger). — **Billets de crédit circulaires. — Lettres de crédit. — Renseignements. — Assurances. — Services de Correspondant**, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension).

69 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 361 agences en Province, 1 agence à Londres (53, Old Broad Street), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

Adresse précieuse à retenir

L'importante et célèbre Maison **RICHARD & Cie** offre le plus **utile**, le plus **précieux**, le **plus merveilleux Catalogue**, avec nombreuses illustrations.

19, Rue Laferrière — *Timbre pour réponse.*

Caractères Grasset de la Fonderie Peignot

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU**
Papier Citrate **JOUGLA** à **70**c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

Exposition de 1900 : Grand Prix

Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p^r **Hygiène** de la Peau et **Beauté** du Teint

BOUTEILLES & BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
ÉDARD
ÉDARD & MELIN
CH. BARREZ, Succr.
PARIS — *26, 28, Rue du Dragon*
LONDRES — *37, Crutched Friars*
SEUL DÉPOT
Des Verreries de VAUXROT (Aisne);
de LOURCHES (Nord), et d'ARQUES (P.-de-C.)
CAPSULES MÉTALLIQUES
de la Maison MEYNIEU ET C^e, BORDEAUX
Seul Agent à Paris
TÉLÉPHONE 702-39 — Adresse télég. : TRADOB

Thiébaut Frères
FUMIÈRE & GAVIGNOT
SUCCESSEURS

Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage
GRANDS PRIX : Paris 1878-1889
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 1900
32, Avenue de l'Opéra

Photographie
Cautin & Berger
Attitrée des Gens du Monde et des Artistes
Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre
AGRANDISSEMENTS
Reproduction de Scènes
Procédés tout à fait spéciaux
HOTEL PRIVÉ
62, Rue Caumartin, 62
Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

Maison LE BLANC GRANGER
18, Boulevard Magenta
(près la Place de la République)
PARIS
OBJETS D'ART, ARMES, ARMURES
GILETS SECRETS, PANOPLIES
R. GUTPERLE
SUCCESSEUR
PARURES POUR BALS ET SOIRÉES, THÉATRES, BIJOUX, ARMES
Cottes de mailles, Ceinturonnerie, Escarcelles, etc.
Fournisseur de l'Opéra, de la Comédie-Française et des principaux théâtres étrangers
MÉDAILLE D'OR EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889
18 Médailles Or, Platine et Argent
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900
Hors concours, Membre du Jury
Adresse télégraphique : RIGPERLÉ, PARIS — Téléphone : 256-47

FERMETÉ, RIGIDITÉ et BLANCHEUR des
SEINS
à tout âge et **même chez les Dames ayant nourri plusieurs enfants** par l'emploi **externe** de la
CRÈME GEORGIA
Le Pl. : 12 fr., (fco en France c^tre m^dat) Broch. envoyée discrètement s^r demande
PARFUMERIE ESTHETIQUE de PARIS, 35, r. Le Peletier

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
NOS ARTISTES
400 Portraits des Artistes et des Concerts 400 Biographies
Par JULES MARTIN
En vente à LA REVUE THEATRALE. — Prix : **3 fr. 50.**

"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET
Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.
Il fortifie les **CORDES VOCALES** rend la voix souple et claire.
Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.
Ces médicaments sont exempts de tout alcool.
Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines
PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal 1, 3, 6 bouteilles.
44, Boul^d Haussmann, PARIS

PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR, DIPLÔME D'HONNEUR
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHÉ
"CARTHAGE"

QUINO-
GLYCÉRO PHOSPHATE DE CHAUX
QUINQUINA

-PHOSPHATÉ
GLYCÉRO PHOSPHATE DE SOUDE
KOLA-COCA

Epuisement, Neurasthénie, Anémie, Chlorose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe et des Maladies Fébriles, Allaitement &^a
MODE D'EMPLOI, 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par JOUR
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES
Dépôt Général : **44, boulevard Haussmann,** en^t face l'Opéra
PAUL DEFRANCE & C^ie Pharmaciens, 8, Avenue Victor-Hugo — PARIS FRANCE.

PASTILLE VOGUET
Quino-Phosphatée
Est l'extrait du VIN VOGUET
Tonique, Fortifiante
La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50
PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE
Sans sucre, sans féculants
La Boîte : 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50
Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines
Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA
44, Boul^d Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER
Aux Chatelles, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)
REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS, — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES.